

Les Temps Modernes

Directeur **JEAN-PAUL SARTRE**

29^e année

Mars 1974

N° 332

ROSSANA ROSSANDA. — Les intellectuels révolutionnaires
et l'Union soviétique

•

EDOUARD KOUZNETSOV. — Journal d'un condamné
à mort

•

DOSSIER

LES PRISONNIERS POLITIQUES OUEST-ALLEMANDS ACCUSENT

VIKTOR KLEINKRIEG. — Les combattants anti-impérialistes
face à la torture

SJEF TEUNS. — La torture par privation sensorielle
XXX. — Les méthodes scientifiques de torture

CHRISTIAN SIGRIST. — De Heidelberg au Cap Vert

KLAUS CROISSANT. — La Justice et la torture
par l'isolement

— Des détenus politiques témoignent —

•

CHRONIQUES

Le sexisme ordinaire

RENEE SAUREL. — « Nicomède » ou « Nucléa » :

Lettre ouverte à Roger Planchon. — « Odin-Teatret » à Rome

CHRISTIAN ZIMMER. — Têtes de Turcs et têtes de Bretons



DOSSIER

LES PRISONNIERS POLITIQUES OUEST-ALLEMANDS ACCUSENT

Viktor Kleinkrieg

LES COMBATTANTS ANTI-IMPÉRIALISTES FACE A LA TORTURE

Il faut reconnaître que la torture est pratiquée afin de permettre aux rapports de propriété de se perpétuer. Bien sûr, en disant cela nous perdons beaucoup d'amis. Ceux-ci s'opposent à la torture, mais aussi ils pensent que l'on peut maintenir les rapports de propriété sans faire usage de la torture. Ce qui n'est pas vrai.

Bertolt BRECHT.

« *Travailler* : du latin populaire, torturer avec le tripalium (vers 1080) ;

travail : l'état de celui qui souffre, qui est tourmenté. »

(Tiré du dictionnaire *Le petit Robert*.)

Les textes qui suivent, s'ils constituent une dénonciation des tortures exercées légalement par les autorités judiciaires de la République fédérale d'Allemagne, se veulent surtout un témoignage sur la résistance de ceux qui sont victimes de ces pratiques : les prisonniers politiques. C'est pourquoi le document

DOSSIER

LES PRISONNIERS POLITIQUES OUEST-ALLEMANDS ACCUSENT

Viktor Kleinkrieg

LES COMBATTANTS ANTI-IMPÉRIALISTES FACE A LA TORTURE

Il faut reconnaître que la torture est pratiquée afin de permettre aux rapports de propriété de se perpétuer. Bien sûr, en disant cela nous perdons beaucoup d'amis. Ceux-ci s'opposent à la torture, mais aussi ils pensent que l'on peut maintenir les rapports de propriété sans faire usage de la torture. Ce qui n'est pas vrai.

Bertolt BRECHT.

« *Travailler* : du latin populaire, torturer avec le tripalium (vers 1080) ;

travail : l'état de celui qui souffre, qui est tourmenté. »

(Tiré du dictionnaire *Le petit Robert*.)

Les textes qui suivent, s'ils constituent une dénonciation des tortures exercées légalement par les autorités judiciaires de la République fédérale d'Allemagne, se veulent surtout un témoignage sur la résistance de ceux qui sont victimes de ces pratiques : les prisonniers politiques. C'est pourquoi le document

politique essentiel de ce dossier est constitué par la « Déclaration faite à l'occasion de la grève de la faim », en mai 1973, par plus de 80 prisonniers politiques. Cette grève de la faim, commencée le 8 mai (jour anniversaire de la victoire sur le fascisme nazi) a duré jusqu'à la fin du mois de juin. Les autorités ont tout fait pour briser cette grève, la seconde, menée en même temps et collectivement par des prisonniers politiques. Elles n'ont pas hésité à mettre en jeu la vie de prisonniers en essayant de briser leur grève de la faim, en les privant pendant plusieurs jours de toute nourriture liquide. (Si le corps humain peut résister plusieurs semaines, sans que cela ait des répercussions profondes pour la santé, au manque de nourriture solide, il ne peut, au-delà de quelques jours, résister à la privation de liquide : la mort est alors fatale — cf. l'article de K. Croissant dans ce dossier, sur la grève de la faim de B. Braun.) La grève de la faim, bien que menée dans beaucoup de prisons de R.F.A., a été tout d'abord systématiquement passée sous silence par la presse allemande, à de très rares exceptions près, et cela malgré les grèves de la faim de soutien entreprises dans plusieurs villes par les membres des « Comités contre la torture des prisonniers politiques », malgré aussi les nombreuses déclarations faites à la presse par les avocats, et malgré la grève de la faim à laquelle participèrent les avocats des prisonniers. Cet acte collectif de résistance des prisonniers politiques soumis à la torture par l'isolement, s'il a été soutenu par de rares groupes de l'extrême gauche, a surtout placé ceux-ci dans l'embarras. Beaucoup ont essayé de parler à cette époque des mauvais traitements dans les prisons mais ils ont souvent nié qu'il existait un traitement spécial, réservé aux seuls prisonniers politiques. Ils ont été les premiers à souligner que l'isolement est également pratiqué contre des prisonniers dits de « droit commun » ; toutefois ils n'ont pas voulu voir ou pas cru nécessaire de dire que ces traitements envers les prisonniers « de droit commun » sont occasionnels, la plupart du temps conçus comme « punition » par l'administration d'une prison. Ils n'ont pas été capables de reconnaître que, pour les prisonniers politiques, ces traitements sont la règle, qu'ils sont pratiqués systématiquement, qu'ils font l'objet de recherches scientifiques destinées à les perfectionner et surtout que des traitements spéciaux, dénoncés par beaucoup pour ce qu'ils sont vraiment ;

des tortures, s'insèrent dans une stratégie globale des pays impérialistes pour combattre — en détruisant l'identité politique des militants ou en les exterminant physiquement — les mouvements de libération. L'attitude de groupes se disant « spontanéistes » et qui ont refusé de publier dans leur organe¹ la déclaration des prisonniers politiques, montre bien la difficulté qu'éprouve une certaine gauche à admettre dans son pays un type de lutte remettant en question leur « attentisme ». Nous y reviendrons plus loin. Malgré ce boycott par la droite et par la gauche, la grève de la faim a été menée collectivement environ un mois et demi, elle s'est achevée par une conférence de presse donnée à Paris dans les locaux de l'A.P.L.² par les avocats des prisonniers politiques, et par une manifestation devant l'ambassade d'Allemagne avec la participation des membres des groupes suivants : A.R.M. (Association contre la répression médico-policière), Cahiers pour la folie, G.I.A. (Groupe d'information sur les asiles), Comités contre la torture envers les prisonniers politiques en R.F.A., I.Z.R.U. (Informationszentrum Rote Volksuniversität -Heidelberg — Centre d'information université populaire rouge), The Mental Patient Union (Grande-Bretagne).

L'initiative de dénoncer les tortures vient donc d'abord des prisonniers politiques eux-mêmes. C'est pourquoi elle est indissociable de leur résistance, qu'elle soit individuelle face à l'armée de bourreaux en vert ou en blanc, ou qu'elle s'exprime collectivement dans des grèves de la faim ou d'autres actions. Nous avons donc non seulement voulu dénoncer, en les décrivant, les conditions de détention, démasquer la « collaboration » de savants et donner la parole aux avocats diffamés, poursuivis dans leur travail de défenseurs ; mais surtout laisser s'exprimer les prisonniers politiques en publiant certaines de leurs lettres.

1. *Wir Wollen Alles.*

2. A l'occasion de cette conférence de presse, un certain nombre de personnalités ont signé un appel demandant qu'il soit mis fin à l'isolement des détenus politiques et que ceux-ci soient traités comme des détenus de droit commun. Parmi les premiers signataires figurent M^r Leclerc, MM. Michel Foucault, Jean-Paul Sartre, Philippe Sollers, Marcellin Pleynet, M^r Jean-Jacques de Felice et le C.A.P. (Comité d'action des prisonniers). Cf. *Le Monde* du 1/7/1973.

Il n'est toutefois guère possible de situer la lutte de ceux qui aujourd'hui sont emprisonnés et torturés sans évoquer leur praxis avant leur emprisonnement, et leur conception de l'action révolutionnaire. Par ailleurs, nous serons amené à nous demander pourquoi la dénonciation de la praxis de ces groupes a pu pénétrer jusque dans les rangs d'organisations gauchistes.

Les prisonniers politiques en R.F.A. appartiennent presque tous à la R.A.F. (Fraction armée rouge) ou au S.P.K. (Collectif socialiste de patients de l'université de Heidelberg).

La R.A.F., que la presse de Springer (ministre officieux de la propagande de la R.F.A., diffusant un quotidien de masse du niveau de *Minute*, c'est-à-dire fasciste (*Bild-Zeitung*) à des millions d'exemplaires) a appelée la « bande à Baader » (du nom d'Andreas Baader, l'un des premiers membres du groupe connu), que la presse « réformiste » a appelée groupe Baader-Meinhof, se définit elle-même dans un de ses premiers écrits, *Sur la conception de la guérilla urbaine* :

« S'il est vrai que l'impérialisme américain est un tigre en papier, cela signifie qu'il peut être finalement vaincu. Si la victoire sur lui est devenue possible, si on le combat dans chaque coin de la terre de façon à le forcer à diviser ses forces et s'il est possible de l'abattre à cause de cette division, si la thèse des communistes chinois est juste, il n'existe alors aucune raison pour tenir quelque pays ou quelque région que ce soit hors de la lutte anti-impérialiste sous prétexte que les forces de la révolution sont faibles alors que celles de la réaction y sont fortes³. »

La R.A.F. se situe donc bien en tant que « fraction » dans la ligne anti-impérialiste du mouvement étudiant allemand. Le S.D.S. avait mobilisé et organisé ses étudiants sur des thèmes anti-impérialistes comme la manifestation contre le chah d'Iran à Berlin, le 2 juin 1967, au cours de laquelle l'étudiant Benno

Ohnesorg a été assassiné par un membre de la police politique, du nom de Kuras (celui-ci a d'ailleurs eu de l'avancement depuis).

Les actions entreprises contre le quartier général des forces américaines installé à Heidelberg et Francfort se situent directement dans la ligne de la campagne du S.D.S. contre l'impérialisme américain, et de ses campagnes de soutien au F.N.L. La méthode de lutte employée est, elle, différente, plus directe ; elle constitue, du fait des dégâts en matériel et en hommes, un coup direct porté contre les bases de l'impérialisme dans les métropoles. Ici ce ne sont plus des révolutionnaires désarmés qui sont les victimes d'une répression plus forte, mieux organisée et légale : on passe d'une situation de dénonciation verbale, ou l'on se plaçait sur la défensive, à une situation de réponse à la violence, en attaquant les centres de commandement de l'occupant américain. Le pouvoir de décision est renversé. Ces actions de la R.A.F. ont montré qu'il était possible de porter des coups sensibles à l'ennemi là où il se croit le plus fort et le plus en sécurité, dans les métropoles qu'il domine pour l'instant. Ce n'est plus seulement le camp révolutionnaire qui pleure ses victimes et condamne les bourreaux protégés par ce qui ose s'appeler justice ; à partir de ces actions de la R.A.F., l'ennemi est amené à compter lui aussi ses « victimes ». Pour les combattants de la R.A.F., l'anti-impérialisme n'est pas seulement une activité de colloques et de séminaires ou de « comités de soutien aux luttes du peuple x », mais d'abord la prise de conscience de la nécessité de remettre en question le monopole des armes de la bourgeoisie.

Ces actions de la R.A.F. contre les installations américaines en 1972, posent à la gauche extra-parlementaire un certain nombre de problèmes. Le S.D.S. s'est dissous et les organisations d'extrême gauche se trouvent dans une phase nouvelle : certains veulent construire le parti marxiste-léniniste ou trotskyste de demain, d'autres se lancent pour des années dans des programmes de recherches théoriques à partir des œuvres économiques de Marx, en se déclarant incapables de toute praxis politique, d'autres encore envoient leurs militants se rapprocher des masses en travaillant dans les usines et en y créant des groupes d'entreprise, d'autres encore se spécialisent dans un secteur donné des luttes : luttes pour le logement et luttes

3. Tiré de *La « bande à Baader »* (éditions Champ Libre). Malgré les guillemets, encore une fois « bande » : le marché et l'échange des marchandises ont leurs lois, tant pis donc si l'on contribue à diffamer un groupe révolutionnaire en le qualifiant de bande et en évoquant à son propos sur la couverture la « bande à Bonnot ». Rappelons en passant que la bourgeoisie, par la bouche de toutes sortes de collabos, a parlé il n'y a pas longtemps de « bande de rebelles » à propos des combattants vietnamiens.

contre la spéculation comme à Francfort, avec occupation de maisons, soutien aux émigrés en lutte contre les conditions de travail et de logement plus dures que des ouvriers allemands, etc.

Le décalage entre ces groupes et le niveau de conscience des masses est encore très grand ; l'impact de la propagande bourgeoise est fort : s'il existe dans beaucoup de cas, chez l'ouvrier allemand, une conscience d'être exploité, c'est d'abord la résignation qui domine. Le nazisme, l'après-guerre, l'interdiction du K.P.D., la chasse aux sorcières communistes, les fautes du K.P.D. aussi, les erreurs évidentes de la R.D.A., créent encore aujourd'hui un climat favorable à l'anticommunisme. Toutefois l'euphorie du miracle économique est bien terminée. Ce miracle avait été rendu possible grâce à l'apport de main-d'œuvre qualifiée et de techniciens réfugiés et aussi grâce à l'apport énorme en capitaux provenant de la surexploitation d'une armée de réserve de plusieurs millions de travailleurs étrangers maintenus dans des conditions de vie dégradantes, et grâce enfin à la solidarité capitaliste qui s'exprima par le plan Marshall en vue d'établir un bastion de l'impérialisme américain en Europe.

Dès l'automne 1968, les premières grèves sauvages ont lieu dans l'industrie métallurgique, la représentativité unique des syndicats est remise en question. La canalisation de la lutte des classes par le moyen des accords de salaires renouvelables seulement dans le cadre de discussions bilatérales — où siègent d'un côté les représentants de syndicats corrompus, liés directement au pouvoir et n'ayant plus rien de commun avec leurs camarades en usine, de l'autre côté les représentants du patronat des grands trusts Siemens, A.E.G. Krupp, Mercedes, Volkswagen — commence à être refusée. Ce sont les mêmes qui ont mis au pouvoir le fascisme nazi.

Le représentant du patronat de la métallurgie au cours des négociations en 1973 dans le cadre des accords de salaires pour l'industrie métallurgique de Bade-Wurtemberg était d'ailleurs un ancien SS, chargé de la politique économique dans les territoires occupés à l'Est, aujourd'hui président de la fédération du patronat de la métallurgie. Le trait d'union entre le nouveau fascisme et le fascisme nazi passe par la table de négociation syndicale. Hier on parlait d'extermination et de colonisation de pays conquis, aujourd'hui on parle de réforme.

A partir de 1968, on assiste effectivement à une prise de conscience de certaines parties de la classe ouvrière ; les thèmes de lutte rappellent ceux des autres pays européens, en particulier dans l'industrie automobile : refus des cadences, du travail à la chaîne, lutte contre les petits chefs, totalisation des luttes : maison, transport, fabrique, critique de la division du travail, discussion sur la multinationalité, sexualité. L'influence de la Gauche Prolétarienne en France, de Lotta Continua et de Potero Operaio en Italie, est évidente sur les groupes spontanéistes allemands. Les limites de ces groupes, leurs difficultés par rapport au problème de leur origine intellectuelle et de classe, sont les mêmes que celles des groupes français. Leurs actions de soutien ou exemplaires se situent toujours à la limite de la légalité et de l'illégalité bourgeoise. Ils n'arrivent pas à vaincre la résignation des avant-gardes ouvrières qui ont du mal à se reconnaître en ces groupes, finalement sans identité politique propre, antidogmatiques souvent par réaction contre l'organisation, vaguement anti-révisionnistes et ayant rompu avec la tradition anti-impérialiste du mouvement étudiant dont ils sont issus, du fait que cela n'intéresse pas ou peu les travailleurs.

Les actions anti-impérialistes de la R.A.F. sont donc peu soutenues par ces groupes « spontanés » qui souvent préfèrent de manière plus subtile ou directe s'associer à la propagande bourgeoise. Certes, il ne parleront pas de terrorisme mais ils souligneront la différence au lieu de souligner le coup porté à l'adversaire commun. C'est ainsi que le groupe « Revolutionärer Kampf » de Francfort, intervenant à l'époque surtout à l'usine automobile Opel à Francfort-Rüsselsheim, déclarait dans un tract distribué aux travailleurs de cette usine et que je cite de mémoire :

« Nous ne verserons aucune larme sur le colonel américain tué, sans doute responsable de la mort de beaucoup de Vietnamiens, mais nous pensons que beaucoup plus que les quelques bombes la lutte organisée des masses peut porter un coup au système. »

Pourtant cette critique était la moins directe, en apparence la plus solidaire, en réalité la plus subtile, car au lieu de pleurer sur le fait que la R.A.F. a opéré en dehors du « mouvement » — comme le groupe l'a fait dans une critique de

la R.A.F. prononcée au cours d'un teach-in du Secours rouge à Francfort — il avait la possibilité d'être cette charnière entre luttes d'entreprise et luttes directes contre les bases du pouvoir. Au lieu de se faire propagandiste de la lutte anti-impérialiste, ce groupe « révolutionnaire » contribua à isoler davantage la R.A.F. des « masses ».

La résignation de la classe ouvrière, le fait qu'elle n'entrevoit aucune possibilité de libération réelle du fait de la disproportion entre l'énormité de l'appareil répressif à tous les niveaux et la faiblesse des forces révolutionnaires, ne peuvent être dépassés par la dénonciation subtile, venant de « gauchistes », du seul groupe essayant de montrer par la pratique qu'il est possible de porter à l'adversaire des coups qui n'aient pas seulement une valeur symbolique ou verbale mais celle d'exemples à suivre.

Les « marxistes-léninistes » et « trotskystes » constructeurs de parti, de même que les « spontanéistes » attendant la grande prise de conscience des masses, ont adopté l'opportunisme des sociaux-démocrates que Lénine dénonçait déjà dans *L'Etat et la Révolution* :

« La nécessité d'inculquer systématiquement aux masses cette idée — et précisément celle-là — de la révolution violente est à la base de toute la doctrine de Marx et Engels. La trahison de leur doctrine par les tendances social-chauvines et kautskistes, aujourd'hui prédominantes, s'exprime avec un relief singulier dans l'oubli par les partisans des unes comme des autres de cette propagande, de cette agitation.

« Sans révolution violente il est impossible de substituer l'Etat prolétarien à l'Etat bourgeois. »

A l'origine de cette différence entre la R.A.F. et la plupart des groupes gauchistes allemands et européens, on trouve une différence de réponse au problème du sujet révolutionnaire. La R.A.F. déclarait en 1972, dans une brochure intitulée : *Mener la lutte anti-impérialiste — construire l'armée rouge*, dans un chapitre consacré au sujet révolutionnaire, que nous citerons entièrement :

« Le problème de l'opportunisme n'est pas résolu du fait que Negt⁴ se soit démasqué. La définition du sujet révolution-

4. Oskar Negt, professeur de sociologie à Hanovre, a traité les membres de la R.A.F. de « desperados » lors d'un meeting en faveur d'Angela Davis.

naire n'est pas terminée du fait que l'analyse du système conduit à la constatation que les peuples du tiers monde sont l'avant-garde et par la transposition de la notion léniniste de l'aristocratie ouvrière sur les masses dans les métropoles. Au contraire elle commence là !

« La notion de travailleurs salariés de Marx, ne caractérise plus seulement la situation d'exploitation des masses dans les métropoles. Il faut constater que l'exploitation dans le domaine de la production crée un degré jamais atteint de fatigue physique et d'usure psychique et les progrès de la division du travail ont amené une augmentation énorme de l'intensité du travail qui va en s'accroissant. Il faut constater que l'instauration de la journée de travail de huit heures a été la condition de base de l'augmentation de l'intensité du travail et que, de ce fait, le système a accaparé la totalité du temps libre de l'être humain. A l'exploitation physique en fabrique vient s'ajouter l'exploitation de la pensée et des sentiments, des aspirations et des utopies — au despotisme des capitalistes en usine s'ajoute le despotisme des capitalistes dans tous les domaines de la vie, par les *mass media* et par la consommation massive.

« Avec l'introduction de la journée de huit heures, correspondant à la domination de vingt-quatre heures du système sur le travailleur — par la création du pouvoir d'achat des masses, des échelles mobiles — le système a remporté une victoire sur les projets, les besoins, les alternatives, la fantaisie, la spontanéité, en un mot sur l'être humain dans sa totalité.

« Le système a réussi dans les métropoles à plonger les masses si profondément dans sa propre merde, qu'elles ont apparemment perdu leur vision d'elles-mêmes en tant qu'opprimées et exploitées ; de sorte que pour elles l'auto, une assurance-vie, un contrat d'épargne-logement leur font accepter tous les crimes du système et que, mis à part l'auto, les vacances, la salle de bains, elles ne peuvent rien se représenter et espérer.

« Nous concluons à partir de cela que le sujet révolutionnaire est tout un chacun qui se libère de ces contraintes et refuse sa participation aux crimes du système. Que chacun de ceux qui trouvent leur identité politique dans les luttes de libération des peuples du tiers monde, chacun de ceux qui se refusent,

qui ne marchent plus, chacun de ceux-là est : sujet révolutionnaire, camarade.

« Cela signifie que nous devons analyser la journée de vingt-quatre heures du système impérialiste. Nous devons démontrer dans tous les domaines du travail et de la vie de cette société comment s'effectue en eux l'accaparement de la plus-value, à propos de l'exploitation en usine comme partout ailleurs. Trouver la clef.

« En postulant : le sujet révolutionnaire sous la domination de l'impérialisme dans les métropoles est l'être humain dont la journée de vingt-quatre heures correspond à vingt-quatre heures de domination par le système, nous ne faisons que définir les limites à l'intérieur desquelles l'analyse de classe peut être effectuée, nous n'affirmons pas que le postulat est déjà l'analyse elle-même.

« Il est vrai que ni Marx, ni Lénine, ni Rosa Luxemburg, ni Mao n'ont eu à faire aux lecteurs de *Bild*, au téléspectateur, à l'automobiliste, à l'élève conditionné psychiquement, à la réforme universitaire, à la publicité, à la radio, à la vente par correspondance, à l'épargne-logement, à « la qualité de la vie »⁵, etc., c'est un fait que le système se reproduit dans les métropoles par ses offensives répétées sur la psyché de l'être humain, de manière non pas ouvertement fasciste mais par le biais des rapports marchands.

« Déclarer que des couches entières de la population sont perdues pour la lutte contre l'impérialisme du fait qu'elles ne pouvaient encore être prises en considération dans l'analyse du capitalisme par K. Marx, est à la fois sectaire, absurde et pas marxiste pour un sou.

« C'est seulement si nous réussissons à concevoir notre journée de vingt-quatre heures dans la relation impérialiste-anti-impérialiste que nous serons en mesure de formuler nos problèmes et de les présenter de telle manière que notre formulation puisse être comprise par chacun, que nos actions seront perçues non seulement comme celles de la R.A.F. mais également notre propagande, notre langage, nos mots. Servir le peuple !

5. Thème électoral de Willy Brandt.

« Si les peuples du tiers monde sont l'avant-garde de la révolution anti-impérialiste, ce qui signifie la grande espérance, objective, d'une libération des êtres humains par eux-mêmes, notre devoir est d'établir la relation entre la lutte de libération des peuples du tiers monde et les aspirations de libération partout où elles apparaissent dans les métropoles : dans les écoles, les universités, les usines, les familles, les prisons, les bureaux, les hôpitaux, les administrations, les partis, les syndicats, partout. Contre tout ce qui, dans ce rapport nie, opprime, détruit : la consommation, les *mass media*, la cogestion, l'opportunisme, le dogmatisme, la domination, le paternalisme, la brutalité, l'isolement de l'individu.

« Il s'agit de nous ! Nous sommes les « sujets révolutionnaires ». Celui qui commence à lutter et à résister est l'un d'entre nous.

« La question de savoir quelle est la partie du système la plus facile à combattre, la plus faible, ne peut être résolue que par nous-mêmes, non pas selon le principe : l'un après l'autre, mais dans la dialectique de la théorie et de la praxis. »

Voilà ce qui différencie la praxis de la R.A.F. de celle d'autres organisations ; le sujet révolutionnaire n'est plus projeté, espéré, éduqué, forcé, attendu, agité, missionarisé ; le sujet révolutionnaire est l'étudiant de Francfort ou de Paris, le travailleur de B.M.W. ou de Renault. Celui qui ne peut plus vivre sous la domination destructrice de ce système et qui se pose le problème de savoir comment écarter l'opresseur définitivement, sûrement. Non pas celui qui attend et continue à collaborer, non pas celui qui verse des larmes sur les révolutionnaires chiliens sans se demander en quoi l'échec de l'Unité Populaire le concerne aujourd'hui. Non pas celui qui, avec la gauche opportuniste, se contentera de voir un succès dans un échec (comment une action collective de réappropriation peut être « récupérée » par la restitution du « trésor de guerre » afin d'avoir à nouveau SON « outil de travail »), mais celui qui a compris, comme George Jackson, que le fascisme aujourd'hui se cache sous le masque du réformisme.

Le système de domination actuel peut se permettre le luxe d'une gauche, d'une extrême-gauche qui se contentent de dénoncer la répression, le nouveau fascisme, le racisme, tous les crimes du système. Tant que la résistance sera verbale, tant

qu'elle continuera à raffermir la bonne conscience gauchiste, tant qu'il sera possible de se compromettre avec le système tout en écrivant, tout en lisant un hebdomadaire ou des quotidiens gauchistes, en militant dans telle ou telle organisation sans se poser le seul problème qu'un révolutionnaire a à se poser : comment s'organiser pour la libération du joug impérialiste ? tant que toute trahison ne sera pas conçue comme une trahison à soi-même (parce que « soi-même », cela ne peut signifier que « soi-même » libéré de toutes dominations), il sera possible au système de se perpétuer par nous, à l'aide de nos contradictions, à l'aide de notre militantisme de salon, de notre radicalisme verbal. Ce qui différencie la R.A.F. de la plupart des groupes gauchistes, c'est cette absence d'attentisme béat malgré tant d'avertissements : le coup d'Etat du Chili, celui de Grèce, les bruits répétés de coup d'Etat militaire en Italie, le formidable déploiement de forces en France contre l'« adversaire intérieur », l'organisation militaire de la bourgeoisie anglaise devant les difficultés de reproduction du capital anglais. La gauche vit toujours dans l'illusion que la bourgeoisie abdiquera un jour volontairement, du fait de la poussée des masses. Pourtant en mai 1968, d'un côté il y avait plus de dix millions de grévistes, de l'autre côté tout aux plus quelques centaines de milliers de mercenaires, paras, gendarmes, légionnaires, C.R.S. et autres bandes fascistes armées. Et pourtant la révolution ne se fit pas, les dix millions cédèrent devant les mercenaires armés et les promesses de réforme. Cela paraît banal mais aujourd'hui encore l'on parle beaucoup de l'acquis, réel certes, de Mai 1968 mais très peu de l'échec réel lui aussi. On en a fait un mythe, presque un alibi, « j'en étais... ».

La presse gauchiste parle souvent de nouveau Mai 1968, jamais ou presque jamais on ne parle de dépasser Mai 1968. Il suffit de refaire mieux. Pourtant on ne fait ainsi que reproduire l'illusion qu'entretiennent depuis plus de cent ans tous les opportunistes : la prise du pouvoir par une grève insurrectionnelle. Illusion, illusion à la peau dure. Mais les illusions font vivre et ce sont les mêmes qui en deviennent gras et les mêmes qui en crèvent.

Il importe d'ailleurs de se demander pourquoi non seulement la presse bourgeoise française n'a pas beaucoup parlé de la R.A.F., ce qui va de soi, mais pourquoi les gauchistes ont

déformé la réalité ou carrément diffamé. Citons quelques exemples :

— Krivine, dans son ouvrage récent *Questions à la Révolution*, se contente de parler de « pratique nihiliste ».

— *La Cause du Peuple*, dans un numéro de début 1973, parlait de « la bande à Baader, groupe petit-bourgeois isolé des masses », en disant, en passant, la même chose de « Septembre Noir ».

— L'organe de l'O.R.A. (organisation révolutionnaire anarchiste) publiait également un article reprenant les thèses de la provocation dirigée par l'Etat.

— Un certain Sandozfi sans doute pour ne pas perdre la bonne « étoile » protectrice de ses amis sociaux-démocrates allemands, n'hésitait pas à parler dans un article paru dans le *Nouvel Observateur* d'actions à la « Bonnie and Clyde »⁶.

Ces réactions ne s'expliquent que par le fait que ces groupes, du moins les moins compromis d'entre eux, se sont trouvés remis en question par la praxis de la R.A.F., du fait justement de sa définition du sujet révolutionnaire. Fini la fonction alibi des gauchistes-attentistes se parant du titre de nouveaux-résistants mais attendant que les masses viennent leur donner le signal pour passer à l'action. Ces groupes en réalité se cachent derrière les masses, par peur de la lutte, de la vraie, celle où l'on se trouve dans un camp ou dans un autre et où il n'est plus possible de rester avec un pied dans l'autre camp. Leurs diffamations ne viennent que s'ajouter à celle des idéologues bourgeois, elles ont pourtant une autre résonance, parce que destinée à un public de gens qui en ont marre et qui ne demandent souvent qu'à lutter. Les Ebert et Scheidemann d'aujourd'hui ne sont plus seulement dans le camp social-démocrate, ils sont dans le camp gauchiste, car dire aujourd'hui d'un groupe qu'il est isolé des masses, c'est contribuer à créer les conditions nécessaires à cet isolement.

En guise de réponse, nous leur citerons la lettre de Jonathan à George Jackson, de juin 1969 :

6. Seul Jean-Paul Sartre déclarait, dans une interview accordée au *Spiegel* en 1972, « que l'un des seuls groupes allemands qu'il considérait comme vraiment révolutionnaire était la fraction armée rouge ».

« Une chose est bien claire, c'est que nous nous trouvons devant un besoin d'organiser certaines défenses à petite échelle, *maintenant*, contre les abus les plus flagrants du système. J'entends cela dans un sens militaire. La période de l'activité désordonnée, des émeutes et des marches de protestation, de l'agitation/éducation purement politique, tire à sa fin. La violence de l'opposition l'a menée à sa fin. Nous ne pouvons plus hausser le niveau de conscience d'un seul millimètre sans une nouvelle orientation tactique. A eux seuls, les passe-temps politiques à long terme n'ont pour nous aucun intérêt pratique.

« A mon avis, cette idée revient à supposer qu'un jour, dans un avenir lointain, nous produirons une puce de trois cents kilos pour lutter contre le Tigre de Papier. Il ne faudrait pas trop y compter. Nous sommes là à attendre le moment où toutes les victimes du capitalisme se dresseront indignées pour détruire le système, et pendant ce temps nous nous faisons croquer par familles entières quand l'envie en prend à cet animal-là. Il n'y aura pas de super-esclaves. Il va falloir que, parmi nous, certains prennent leur courage à deux mains et fassent un plan révolutionnaire très dur pour mener des représailles violentes et sélectives. Nous avons le nombre pour nous si les Blancs qui sont en faveur d'un changement révolutionnaire peuvent empêcher cette affaire de dégénérer en guerre de races. L'image des Etats-Unis en Tigre de Papier est exacte mais il y a fort à faire pour détruire ce Tigre et je suis d'avis que s'il y a fort à faire pour croître, le plus tôt on commencera mieux ça vaudra. » (Cité d'après *Devant mes yeux la mort*, Gallimard.)

Ne pas se poser le problème de l'organisation militaire, celui du contre-terrorisme (dans le sens de réponse au terrorisme quotidien du nouveau fascisme dans les métropoles) après l'assassinat de Pierre Overney en France, celui de Georg von Rauch, Petra Schelm, Thomas Weissbecker par la police du nouveau fasciste Genscher, ministre de l'Intérieur de la R.F.A., membre du parti « libéral », après le coup d'état du Chili et tant d'autres exemples devant nos yeux, c'est préparer la défaite, permettre à l'ennemi d'établir plus solidement sa domination meurtrière sur des millions d'êtres humains. Aller sans armes au massacre ou prendre le « risque » d'organiser notre libération ? Telle est l'alternative.

La bourgeoisie a toujours essayé et essaie encore de discréditer,

de déclarer fou, de psychiatriser celui qui se prépare à l'affronter militairement. Elle agit là de manière conséquente. Le propre du système capitaliste est d'inverser la réalité, de présenter la réalité exactement sous l'apparence de son contraire. C'est ainsi qu'Engels remarquait déjà que, dans plusieurs langues, le patron s'appelle « donneur de travail » alors qu'il prend le travail du salarié, et l'ouvrier « preneur de travail », alors qu'il donne son travail et par là permet au patron de devenir plus riche (en allemand Arbeitgeber et Arbeitnehmer). De tout temps terroristes et terrorisme ont été des termes employés pour désigner ceux qui combattaient contre des systèmes de terreur ; les résistants au nazisme étaient désignés par la Gestapo comme « terroristes », les combattants algériens étaient qualifiés de « terroristes », les tortionnaires comme Massu, Bigeard et autres étaient les « pacificateurs ». Celui qui remet les choses en place est fou, il est en tout cas dangereux, il faut le détruire ou le neutraliser en détruisant son identité politique, en en faisant un collaborateur passif (collaborateur quand même, comme tous ceux qui se contentent d'attendre des lendemains qui chantent). Parler aujourd'hui de la nécessité de s'organiser face aux « bandes armées du capital » relève de la folie, aller droit au massacre c'est être normal. Entre les deux l'opportunisme gauchiste qui *sait* mais qui attend les conditions objectives. C'est ainsi que le pouvoir veut éviter à tout prix qu'en Europe se propage la guérilla urbaine. Le meurtre de l'éditeur italien Giangiacomo Feltrinelli, en 1972, montre que les terroristes des services secrets ne reculent devant rien. La disproportion entre les forces dites « anti-terroristes » des différents pays impérialistes et la réalité encore en développement des mouvements de libération, pratiquant la guérilla urbaine, est énorme. Elle montre bien que l'adversaire a peur de voir se développer sur « son » terrain des « foyers » de guérilla. L'adversaire fera tout pour gagner du temps, la lutte idéologique, l'infiltration dans la gauche (cf. à ce sujet le livre du général anglais Kitson, l'un des responsables de la contre-guérilla en Irlande, paru à Londres aux éditions Faber and Faber, en 1972, sur l'infiltration de groupes gauchistes et de syndicats).

La violence ouverte, la torture intensifiée, perfectionnée, l'appareil idéologique et l'appareil policier utilisés pour poursuivre les membres de la R.A.F., étaient sans rapport avec

le nombre réel des membres du groupe. Ils témoignent aujourd'hui de la peur de la bourgeoisie de voir se développer une forme de lutte qu'elle ne mésestime point, justement du fait que quelques victoires, même symboliques, sur l'appareil militaire, policier ou idéologique, peuvent amener les masses à surmonter leur résignation et à se poser la question : comment nous organiser nous-mêmes face à l'appareil terroriste qui nous détruit chaque jour davantage ? Cela, le système ouest-allemand veut l'éviter à tout prix, comme tout Etat sous la domination de l'impérialisme.

En France, la préparation psychologique de l'opinion à la lutte contre l'« adversaire intérieur » n'est pas seulement idéologique, elle est le reflet d'une peur réelle de la clique au pouvoir de voir remis en question son monopole des armes et celui de la violence, au profit de groupes armés de libération, formés de gens organisés autour de problèmes qui les concernent directement : conditions de travail, situation d'émigration, lutte pour l'avortement, lutte contre la vie chère, lutte pour un logement décent, organisations de patients, insoumission, etc., etc... L'intérêt idéologique du système est donc d'isoler par tous les moyens ceux qui, aujourd'hui, propagent la guérilla urbaine. Contre les groupes qui, en Italie, dans le Pays Basque, en Irlande, en Allemagne etc, ont choisi cette voie, la bourgeoisie s'est toujours servi de la thèse de la provocation fasciste, très vite reprise en cœur par les révisionnistes et opportunistes de tout bord. Leur argumentation : « Les actions violentes font peur aux masses et détruisent le travail politique accompli depuis des années. » Ces organisations, ou plus exactement leurs dirigeants, démontrent surtout par là qu'ils peuvent faire bon ménage avec le système, qu'ils peuvent continuer à bien vivre alors que tout est destruction, ils ont oublié la façon dont Marx parlait du capitalisme (*Le Capital*, Livre I) « comme se nourrissant à la manière d'un vampire aspirant le travail vivant ». Le processus de reproduction du capital est, dans son essence : transformation de force de travail vivante (intelligence, muscles, cœur, nerfs, sens) en travail mort, figé, en capital. Les marchandises sont précieuses parce que tachées du sang de ceux qui les produisent. A ceux qui répondraient que cela est rhétorique, citons les millions de morts des guerres impérialistes, les exterminés de la Commune de Paris, la liquidation massive des commu-

nistes indonésiens, celle des résistants chiliens pour ne citer que ceux-là, les victimes d'« accidents » de la circulation, prévus, planifiés dans la construction des voitures faites pour la casse, les victimes des « accidents » du travail parce que le respect de la « norme » de production est plus important que le respect de l'être humain, les morts à petit feu des prisons, l'assassinat régulier à petite dose par ces petits riens qui rendent la vie supportable, tout en rapprochant la mort, tabac, drogues, alcool, tranquillisants, excitants, etc. Toute l'économie impérialiste est économie de mort, sous tous ces aspects, même les plus innocents, les plus agréables. Pourtant, ceux qui se dressent contre ce système et refusent d'attendre d'être libérés, les plus opprimés, ceux-là sont fous qui refusent cette économie raisonnable de la mort calculée à l'ordinateur, prévue par les trusts multinationaux et cautionnés par les réformistes de tous bords.

Les membres de la R.A.F. sont poursuivis en tant que membres d'association de malfaiteurs alors qu'ils n'ont fait que répondre aux crimes de l'association de malfaiteurs la plus efficace et la plus puissante du monde impérialiste. Là où les conditions de vie deviennent chaque jour plus insupportables, là où ça bouge tous les jours, en France par exemple, le système a recours à des armes idéologiques très puissantes ; non seulement il produit des films où la collaboration avec les fascistes est excusée, expliquée, rendue sympathique (cf. *Lacombe Lucien* de Louis Malle), mais il imagine des situations, dessine une image des groupes armés comme bandes de desperados, de « débiles » en liberté (comme le fait Chabrol dans son dernier film-collaboration *Nada*) et surtout essaie parmi les groupes de gauche de multiplier les soupapes de sûreté. La colère sera toujours plus verbale, l'adversaire sera toujours sous-estimé, Marcellin est pour la plupart des publications gauchistes un maniaque de l'ordre, il n'apparaît jamais comme l'instrument remplaçable à tout moment d'un système de destruction, à la limite on en rit, l'humour aussi peut être un tampon de la haine, il résorbe. L'adversaire est minimisé ou présenté comme tout-puissant, inébranlable. Le ton oscille entre la complicité amusée de ceux qui « savent » et le défaitisme complice de ceux qui décrivent la machine sans chercher la faille. Résultat : on se

sent ou très fort ou trop faible, jamais menacé et jamais capable de se défendre.

Autres aspects : la guerre à l'organisation. Une critique fondée du bureaucratisme, du stalinisme et d'autres déformations de la pensée révolutionnaire conduit à rejeter toute idée d'actions organisées dépassant un certain cadre. La force du peuple réside dans sa capacité à s'organiser autour des problèmes qui le touchent directement : logement, conditions de vie, insoumission et lutte contre l'armée bourgeoise, aliénation de la famille et de la sexualité, lutte d'atelier ; en luttant contre les formes que revêt la domination impérialiste sur sa vie, il refuse la collaboration, cela ne veut pourtant pas encore dire que, par là, il est capable de s'insérer dans la lutte directe contre le pouvoir à l'origine de son aliénation. A partir d'un certain niveau de conscience, à partir d'une certaine expérience d'organisation, il est nécessaire d'apprendre à analyser la nature de la domination impérialiste dans les métropoles : le nouveau fascisme. Cela veut dire que l'arme que constitue la rupture de l'isolement de l'individu sera émoussée s'il n'est fait un apprentissage de la lutte. Cela signifie :

a) Se donner les catégories permettant d'analyser la société dans laquelle on vit, c'est-à-dire la critique de l'économie politique selon les principes définis par Marx. Apprendre à les appliquer à la société qui est la nôtre, étudier à l'échelon mondial la domination impérialiste : le pillage des pays producteurs de matières premières, les mécanismes d'exploitation de la force travail, etc.

b) Etablir le lien entre sa lutte et sa vie personnelle, condition première pour être en mesure de *résister* même à la torture, trouver son identité politique, en groupe effectuer un contrôle réciproque et solidaire les uns par les autres, se débarrasser des besoins artificiels créés par le système : besoin de posséder l'autre dans la sexualité, besoin d'évasions, alcool, drogues, passe-temps. Apprendre à se libérer dès maintenant collectivement dans la lutte, être en mesure de persuader sans être sectaire du fait de l'identité entre vie, rapports humains et lutte pour la libération.

c) Commencer à se poser le problème de groupes militaires autonomes de gens qui se connaissent bien, s'y préparer : armes, infrastructures, appropriation d'argent, etc.

L'ennemi utilise dans toutes les occasions l'isolement ; une des formes éprouvées est l'isolement groupusculaire, la stagnation.

Les groupes étant bloqués par le problème-clé, celui des conditions de la révolution, seule l'auto-organisation débouchant sur l'action armée de harcèlement peut porter des coups dangereux au système. Il ne s'agit pourtant pas d'un problème technique et il serait dangereux de vouloir commencer des actions armées sans créer les conditions d'efficacité des actions d'un groupe. La première condition est l'identité politique de ses membres, levier permettant d'agir sans crainte d'être repris dans les mécanismes récupérateurs de la machine à broyer impérialiste.

« Identité politique :

« Afin de maintenir le rapport entre les forces productives développées et les conditions de production systématiquement et violemment sous-développées au profit de la perpétuation de l'accumulation du capital, il est nécessaire de maintenir la soumission des besoins humains aux « lois naturelles » de la production et de la destruction capitaliste.

« Chez l'individu cette contradiction s'exprime par la séparation et l'opposition entre raison et émotion. La cohabitation, si possible sans heurt, de ces deux expressions de la vie artificiellement séparées, est la condition de l'apathie, l'ordre des ateliers de fabrique dans lesquelles la force humaine de vie est transformée rationnellement en matière inorganique (en capital).

« La « raison » du capital s'exprime dans la rationalisation des entreprises, le développement des forces productives, l'intensification de l'exploitation et la perpétuation par la violence des rapports de production. L'individu isolé est déterminé dans sa rationalité par la rationalité du capital, qui l'affronte comme « force de la nature », il est confronté quotidiennement avec elle et de ce fait elle lui apparaîtra comme étant « rationnelle ». Sa contestation de la violence destructrice de vie ne sera donc d'abord qu'une contestation ressentie, une contestation émotionnelle. La « raison » étant l'élément dominant, ces « faux pas » émotionnels seront rationalisés par l'individu et « disparaîtront » sous formes d'ulcères d'estomac, d'affections biliaires, de troubles de la circulation, de calculs rénaux, de crampes de

toutes sortes, d'impuissance sexuelle, de rhume, de maux de dents, de maladies de la peau, de mal de dos, migraines, asthme, accidents du travail et d'automobile, insatisfaction etc., ou alors les émotions se déchargent dans les relations humaines, dans le manque de passion (sérieux), dans la psychose, etc.

« Cette violence de la « raison » est la mort rampante sous la forme réactionnaire de la maladie. Les besoins de ce type de victimes du système deviennent le point central, — le point de départ, le moteur du travail politique devenant agitation, organisation socialiste autonome de patients se définissant à partir de la maladie. (...) » (Traduit de *Aus der Krankheit eine Waffe machen*, Trikont Verlag, Munchen, par le collectif socialiste de patients de Heidelberg.)⁷.

La guérilla urbaine et sa préparation passent par la prise de conscience de la domination du capital sur le « soi » qui n'est possible que sous la forme de collectifs où l'individu n'est plus livré à ce qu'il croit être lui-même. Elle ne peut être commandée d'en-haut par une organisation décidant du jour au lendemain de pratiquer la guérilla, elle ne peut qu'être l'expression de groupes autonomes qui luttent en fonction d'un besoin concret et humain, elle ne peut donc être l'œuvre que de groupes de gens que réunit un besoin commun de changement lié directement à leur vie. Il ne s'agit donc pas de changer la stratégie de groupuscule mais de remettre en question l'organisation groupusculaire dans la mesure où celle-ci ne fait que reproduire les « besoins » de carrière, de prestige, d'individus qui croient être des révolutionnaires et qui ne sont en fait que la relève du pouvoir, lequel n'est pas mis en question. La lutte anti-impérialiste efficace, comme elle a été menée par la R.A.F. et le S.P.K., n'est donc envisageable qu'en se situant soi-même à l'intérieur de tous les conditionnements du capital sur l'être humain. Cela aussi la rend désagréable à certains de ceux qui se nomment gauchistes mais qui sont devenus des caricatures de révolutionnaires professionnels, des fonctionnaires travaillant pour leur organisation mais ne s'insérant pas dans le cadre d'une organisation où des individus apprennent ensemble à lutter contre l'impérialisme là où il se manifeste d'abord : sur chacun de nous pris

7. *Faire de la maladie une arme*, éditions Champ Libre.

isolément. Cette arme-là est la plus forte qui soit, l'individu unifié avec le seul besoin réel non produit par le capital, celui de se libérer, travaillant collectivement avec ses semblables.

Pour briser cette arme-là le capital fait appel à l'une des armes les plus anciennes du monde : la torture. Elle est utilisée partout où des êtres humains se sont dressés contre l'impérialisme. Elle est organisée, enseignée par les spécialistes de la contre-révolution ; c'est ainsi qu'aux Etats-Unis on enseigne la torture à tous les pays où la C.I.A. arrive à maintenir sa domination : Amérique du Sud, Grèce, Turquie, Afrique du Sud, Israël, Asie etc. etc. Sa fonction est à la foi destructrice (elle essaye d'obtenir du prisonnier politique des renseignements sur son organisation et le détruit humainement en essayant de détruire son identité politique) et d'intimidation. Dans certains pays elle est un mode de gouvernement par la terreur, par exemple au Brésil ou en Iran. Si elle est un mode de gouvernement, elle crée, de même que les conditions d'exploitation, sa propre destruction en tant qu'elle est génératrice de résistance de la part d'individus placés devant l'alternative fausse : mourir ou « vivre » en esclave, et qui choisissent de lutter pour pouvoir vivre. Les tortures pratiquées en R.F.A., par l'isolement, en laissant des prisonniers très gravement malades sans soins (cf. le cas de Katharina Hammerschmidt)⁸, à l'aide de psychodrogues, de suppression de nourriture liquide, d'alimentation forcée, de psychiatrie, veulent être des tortures propres, moins spectaculaires, ne laissant que peu ou pas de traces ; elles n'en sont pas moins des tortures semblables par leurs effets à celles utilisées dans tous les pays sous la domination de l'impérialisme. Elles nous montrent que le système du nouveau fascisme (cf. l'article d'A. Glucksmann dans les *T.M.*, n° 310 bis, « Nouveau fascisme, nouvelle démocratie », supplément du n° de mai 1972) a reconnu

8. Katharina Hammerschmidt, emprisonnée en détention préventive à Berlin depuis le 30 novembre 1972, est atteinte d'une tumeur maligne affectant la gorge et les poumons. Elle a été délibérément laissée sans soins de septembre à fin novembre 1973.

Bien qu'elle eût été examinée par les médecins de la prison conscients de son état, les autorités judiciaires ont refusé sa libération, invoquant des raisons de sécurité.

Elle a été libérée, le 30 novembre 1973 et immédiatement transportée à l'hôpital. La tumeur cancéreuse n'était plus opérable. Elle l'aurait été quelques semaines plus tôt.

dans les partisans appliquant la méthode de la guérilla urbaine des ennemis si dangereux pour lui qu'ils l'obligent à jeter son masque réformateur, pour montrer son visage véritable, celui d'un système de domination au service de Siemens, A.E.G., I.T.T., Dow Chemicals, General Motors, Fiat, Volkswagen, Citroën, Pechiney et autres associations de malfaiteurs. Il a de plus en plus de mal à garder son apparence démocratique ; c'est ainsi que dans le numéro du *Spiegel* du 11 février 1974, l'on pouvait lire un article annonçant l'arrestation de membres présumés de la R.A.F. ou d'une autre organisation de guérilla urbaine, un éloge du film « contre-guérilla » de Chabrol, et un article sur « l'alimentation forcée de membres de l'I.R.A. en grève de la faim contre leurs conditions de détention. » Cet hebdomadaire collaborateur n'a jamais cru bon de dénoncer les pratiques de torture dans son pays. Alors, entre un écrivain expulsé d'U.R.S.S. (bien que des milliers d'« écrivains » moins connus, travailleurs étrangers, soient expulsés d'Allemagne ou de France chaque mois sans un mot de protestation), et des pages de viols publicitaires pour « tous les goûts », on lâche du lest : « les méchants Anglais, les méchants Russes, ils torturent, eux... »

Décidément, ils commencent vraiment à avoir peur. Après l'armée de flics en uniforme, faisons donner ceux des rédactions, mais surtout pas de combattants anti-impérialistes chez nous.

A propos de la séparation faite entre tortures physiques et tortures psychiques, on pouvait lire dans *Rote Volks-Univeristät*, N° 12, édité par le groupe IZRU de Heidelberg, en juillet 1973 : « La séparation faite entre tortures psychiques et tortures physiques n'est possible que sur la base d'un jugement faussé par l'idéologie bourgeoise, qui est tout au plus capable de reconnaître les aspects directs de l'utilisation de la violence, mais n'est pas capable de la discerner sous ses formes variées, subtiles et quotidiennes. Si les formes brutales de l'exploitation dans les pays colonisés apparaissent comme ce qu'elles sont : extermination non cachée de force de travail « bon marché », dans les métropoles l'obligation de vendre sa force de travail est le plus souvent perçue comme « liberté ». Liberté pour quoi et pour qui ? La séparation entre tortures physiques et tortures psychiques est fondée sur la différence des méthodes de torture employées. Les différentes méthodes de torture constituent un

tout indivisible du fait de leur essence commune, de leur fondement commun : l'extermination.

« Fonctionnellement, ces méthodes sont interchangeables. Il y a un rapport entre mode d'exploitation et méthode de torture employée. Là où, comme dans les pays colonisés, la production de la plus-value absolue est la forme dominante de la production de plus-value, le processus de production prévoit la destruction rapide de la force de travail employée, du fait de l'existence d'une main-d'œuvre abondante. En l'occurrence, le meurtre quotidien et la mort par la faim font partie de l'idéologie dominante de la contre-révolution.

« Par contre, la torture par l'isolement pratiquée chez nous est la forme d'utilisation de la violence correspondant à une exploitation à long terme et optimale de la force de travail. Cette forme d'exploitation correspond « à la contrainte muette des conditions économiques » (Marx), rendue possible par la forme subtile de la contrainte idéologique.

« De même, le choix de l'utilisation de différentes formes de torture est lié au développement de la lutte des classes. Il est évident qu'en face de la résistance massive contre les conditions de vie meurtrières et leurs masques, la contre-révolution impérialiste est obligée d'utiliser des méthodes directes de violence afin d'obtenir des résistants emprisonnés aveux et renseignements.

« La conduite de la guerre contre-révolutionnaire exige de briser l'identité politique des combattants révolutionnaires afin d'empêcher des actes de solidarité sur les lieux de travail, dans les prisons ou autres domaines de la vie. Conditionnée par la dominante idéologique de la conduite de la guerre contre le peuple dans les métropoles, la contre-révolution est obligée d'avoir recours à des méthodes silencieuses, la torture est alors présentée hygiéniquement, pas d'empreintes digitales, pas de traces de sang, de plaies ouvertes, aseptique et sans odeur. L'apparence de respect de la constitution démocratique et humanitaire doit être respectée.

« La torture, quelle que soit sa forme, ne peut être interprétée par l'arbitraire des organes de l'exécutif ou de certains de ses fonctionnaires. La torture est l'organisation scientifique-planifiée de l'application de la violence. Les psychiatres,

psychologues, sociologues, et médecins préparent les méthodes adéquates et les perfectionnent continuellement.

« La torture est une science.

« La torture est l'une des formes les plus brutales de la violence contre-révolutionnaire, elle permet de définir la notion de « science bourgeoise » du fait de son organisation systématique et de ses fondements théoriques. (...)

« Les méthodes de torture utilisées dans les colonies portugaises sont étudiées et perfectionnées dans les métropoles. (...)

« La torture face à laquelle l'individu paraît être livré sans défense, est sans effet si les individus comprennent que la vie dans ces conditions meurtrières n'est possible qu'en tant que résistance collectivement pratiquée contre elle. L'isolement devient une arme si le prisonnier politique fait acte de résistance en entreprenant une grève de la faim, et que les autres prisonniers se solidarisent avec lui, ce qui signifie : mise au même régime de tous ceux qui résistent et passage de l'isolement à la révolte solidaire et collective de la prison. Il est erroné de croire que la violence de ces conditions de domination disparaît si on lui cède, la violence de la « prison extérieure » est alors échangée contre celle de « la prison intérieure » (= sentiment de culpabilité, haine de soi, idée de « se » flinguer, apathie, honte, peur.)

« Ce qui est nouveau dans les tortures des prisonniers politiques en R.F.A., c'est le fait qu'elles ont l'apparence de la justice. Sous ses formes les plus connues, la torture est l'expression *organisée* de l'arbitraire des organes de l'exécutif ; en R.F.A. c'est la justice qui est directement responsable des tortures par l'isolement des prisonniers politiques. Ces tortures ordonnées par la justice sont l'expression *du fascisme « légalisé »*. (...)

« La torture par l'isolement est ordonnée centralement par la plus haute instance judiciaire, le Bundesgerichtshof (Cour fédérale de justice). Les décisions du Bundesgerichtshof permettent aux juges des tribunaux d'instances inférieures (« juges indépendants »), d'être couverts dans leurs décisions de torturer. Ces juges essaient de se débarrasser de leurs responsabilités en se référant aux décisions du Bundesgerichtshof. La séparation de la responsabilité caractérise également le fascisme.

« La lutte contre la torture par l'isolement des prisonniers politiques de la R.F.A. est, de la même manière que les actions de résistance pour lesquelles les prisonniers politiques sont détenus et torturés, partie de la lutte mondiale contre l'impérialisme. »

*« Nos défaites d'aujourd'hui
Ne prouvent rien sinon
que nous sommes trop peu
nombreux
dans la lutte contre l'infamie
et de ceux qui nous regardent
en spectateurs nous attendons
qu'au moins ils aient honte !*

Bertolt BRECHT
Contre les objectivistes.

« Dans la phase actuelle de l'histoire, personne ne peut plus contester qu'un groupe armé, si petit soit-il, a plus de chance de se transformer en une grande armée du peuple qu'un groupe qui se limite à répandre des principes révolutionnaires. »

Trente questions à un Tupamaro.

Le 18 février 1974

Viktor KLEINKRIEG.

(Traduit de l'allemand par Pierre Gillet.)

LA TORTURE PAR PRIVATION SENSORIELLE

En médecine générale, on recourt à l'isolement aussi bien pour la prévention — par exemple dans les maladies infectieuses telles la tuberculose ou la variole — que pour favoriser le processus de guérison, par exemple après un accident grave ou une opération compliquée. L'isolement est alors toujours considéré comme un mal nécessaire, autant que possible de courte durée, et tout est mis en œuvre pour aider le patient à quitter le plus vite possible l'hôpital ou le pavillon de quarantaine.

Il n'en est pas ainsi en psychiatrie ou en justice. La prétendue science psychiatrique a développé un nombre considérable de méthodes pour isoler des hommes sous divers rapports. Ainsi, l'interdiction ou la censure du courrier et des lectures est un phénomène normal, de même que la réduction ou l'interdiction des visites, habituelle dans les hôpitaux psychiatriques. Les cures de sommeil ou d'insuline sont des méthodes artificielles pour isoler les hommes pour longtemps sous le prétexte de les « calmer ». Souvent les patients sont conditionnés de telle façon qu'ils ne veulent plus quitter leur isolement ; le vide auquel ils devraient retourner leur paraît trop insupportable.

L'électrochoc est une forme brève mais intensive d'isolement qui ressemble à la crise d'épilepsie. La branche de la psychiatrie qui s'occupe de traitement physique travaille à la recherche de méthodes d'isolement de plus en plus parfaites. En psychiatrie, la guérison ressemble de plus en plus à la répression de l'activité humaine.

En justice — dans la mesure où la peine de mort et les châtiments corporels reculent — toutes les formes d'isolement sont utilisées dans la prévention, dans les interrogatoires et comme punition. Ces différentes fonctions se recoupent. La

punition sert à la prévention générale et particulière, doit intimider, inspirer la terreur et la répandre. La peur et la terreur à leur tour servent à extorquer des aveux ou même à imposer une conduite pré-établie lors du procès. Sous couvert d'enquête et d'interrogatoire, on isole de plus en plus de gens, ce qui peut, par une forte réduction de leurs facultés de perception, les mener à perdre leur capacité de penser par eux-mêmes.

Le viol de l'environnement immédiat du prisonnier se fait d'une manière extrêmement subtile et perfectionnée, dont l'analyse approfondie a été menée scientifiquement.

Au centre de cette analyse se trouve le concept de privation sensorielle que j'aimerais maintenant éclairer par quelques remarques générales.

On entend par privation sensorielle une réduction très forte de la perception par laquelle l'homme s'oriente dans son environnement. Donc : isolement de l'environnement en affamant la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

Les sens de l'homme perçoivent en premier lieu les changements de l'environnement, leur nourriture est faite d'une suite ininterrompue de changements.

La différenciation, l'enregistrement et l'acheminement de ces changements vers le cerveau, sont les fonctions physiologiques de nos organes sensoriels à l'état de veille. Dans le sommeil, au contraire, les impressions doivent être beaucoup plus intenses pour pouvoir être enregistrées et élaborées, ce qui implique en revanche une fatigue exagérée de la perception sensorielle.

Les fonctions d'auto-direction et de déploiement de l'organisme humain dans son milieu sont alimentées, en première instance, par la perception sensorielle de ce milieu changeant.

La constitution et la conservation d'un milieu artificiel qui se distingue, d'une part, par sa constance et son immuabilité et, d'autre part, par des stimulations dosées arbitrairement — même dans le sommeil — finissent par atrophier les organes de sens et conduisent à une désintégration et à une désorientation extrême de l'individu ainsi isolé, de la même façon qu'une immobilisation forcée de longue durée aboutit à une atrophie de la musculature, à une ankylose des articulations et à des déformations osseuses. Nous avons vu cela récemment sur les photos et les rapports des prisonniers des cages à tigres sud-vietnamiennes.

Un isolement total plus efficace que les cages à tigres.

Par la paralysie des fonctions motrices dans les cages à tigres — d'après les modèles classiques — on avait atteint ce qui, par l'interruption des fonctions sensorielles (sources et bases d'une transformation active du milieu) peut être obtenu de façon plus subtile et plus approfondie grâce à la privation sensorielle.

D'un autre côté, les sens privés de leur nourriture deviennent particulièrement sensibles à des changements même minimes du milieu et les transmettent comme signaux très amplifiés au cerveau. Cela peut se traduire par des réactions disproportionnées de peur, de joie ou de colère. De toutes façons, la désorientation de l'individu, produite par la privation sensorielle, conduit avec certitude, à plus ou moins longue échéance, à des réactions disproportionnées aux stimulations du milieu.

Mais il serait erroné de conclure à partir de telles réactions qu'une sorte de « noyau de la personnalité » apparaîtrait à nu dans la situation de privation sensorielle : celle-ci produit seulement une déformation de la personnalité.

Dans des conditions normales, les stimulations du milieu sont perçues et vécues comme parties d'un courant continu de changements du milieu ; elles peuvent être intégrées dans un contexte systématique et élaborées. Pour la personnalité produite par la privation sensorielle, cela est rendu impossible.

La destruction de l'identité d'un individu soumis à la privation sensorielle se manifeste par les effets conjoints de la désorientation progressive, des tendances hallucinatoires et des désordres des fonctions végétatives (augmentation de la faim, de la soif, du besoin de sommeil, du besoin d'uriner...)

Dans la nature, la seule situation comparable à celle de l'homme totalement privé de ses sens, est celle de l'homme perdu dans le désert et qui voit des mirages. Mais dans le désert, au moins, les changements naturels du jour et de la nuit se produisent encore avec leurs variations de lumière et de température, que l'homme égaré peut enregistrer avec ses sens et sur lesquelles il peut et doit se régler.

De tels repères manquent à l'homme isolé artificiellement. Il est soumis à un régime d'arbitraire sur lequel il ne peut se

régler et qu'il ne peut absolument pas changer, un régime qui semble même annuler les lois naturelles de la succession du jour et de la nuit, du chaud et du froid, du bruit et du silence.

Fonction-clé de l'isolement acoustique.

Plus que tout, un isolement acoustique presque total, interrompu tout au plus par de rares éruptions de vacarme, a ici une fonction-clé.

Des changements ou une structuration de l'échelle acoustique sont, dans la nature, les indices soit de phénomènes météorologiques (vent, tonnerre, pluie), soit de la présence d'autres êtres vivants.

Ce n'est pas pour rien que la langue — et la musique — est comme moyen acoustique de communication la forme la plus vieille et la plus développée de l'échange d'informations entre les hommes. On ne peut séparer ni historiquement ni techniquement le travail en commun, la vie en commun et la communication acoustique. Cela vaut aussi bien pour l'histoire de l'humanité que pour le développement individuel de l'être humain dès la naissance. Le fonctionnement vital complet de l'organisme du nouveau-né se manifeste pour son entourage d'abord acoustiquement : le bébé crie. Et les parents, le médecin ou la sage-femme perçoivent immédiatement la nouvelle vie par l'acoustique. Il ne faut pas oublier que l'ouïe — en anatomie aussi — est étroitement liée au sens de l'équilibre, est une base extrêmement importante de l'orientation et que la suppression de la faculté d'orientation par rapport à la pesanteur est l'un des symptômes majeurs aussi bien de la crise d'épilepsie que de l'électrochoc aigu.

En résumé, on peut dire que la privation sensorielle par l'installation d'individus dans un environnement complètement artificiel et constant est à l'heure actuelle le moyen le plus adéquat de la destruction de la substance vitale spécifique de l'être humain.

Par la privation de nourriture au sens traditionnel, on peut détruire la vie humaine aussi bien qu'animale, exactement comme par un coup de feu ou la chambre à gaz. La privation

sensorielle, par contre, est un moyen de destruction de la substance vitale spécialement adapté à l'organisme humain (si l'on excepte les méthodes modernes de gavage de l'animal de boucherie). La privation sensorielle — parce qu'elle ne peut être appliquée que dans des conditions fabriquées par l'homme — est à la fois la méthode la plus humaine et la plus inhumaine de destruction progressive de la vie. Utilisée pendant des mois et des années, elle est le meurtre parfait pour lequel personne — ou bien tous, sauf la victime — n'est responsable.

Prendre conscience de cette responsabilité ne signifie pas seulement accuser ceux pour qui l'exercice de la violence fait partie de la routine quotidienne ; cela signifie aussi dévoiler les recherches faites dans les instituts scientifiques en vue de perfectionner l'isolement des prisonniers et des patients. Ce n'est pas le Kapo maniant l'instrument de torture préfabriqué qui est le principal coupable dans le système de torture moderne, mais ceux qui, connaissant les implications, mènent la recherche fondamentale à partir de laquelle la méthode du système se développe.

La recherche scientifique sur les effets de la privation sensorielle n'a été entreprise systématiquement qu'il y a quelque vingt ans. Les méthodes de recherche et d'expérimentation ont été développées à partir de notions intuitives qui avaient été appliquées bien avant. Les précurseurs des « cellules d'isolement » dans lesquelles on exerce la privation sensorielle, ne sont pas seulement les cages à tigres, les quartiers d'isolement des hôpitaux psychiatriques, les prisons et les camps de concentration mais, déjà bien avant, les casemates et les caves dans lesquelles on murait les hommes, les « oubliettes ». Du siècle dernier vient aussi un riche arsenal de cellules sur lesquelles repose encore notre système carcéral actuel. Dans les prisons à cellules, il y a en général quelques cellules compétement séparées des autres quartiers, dans lesquelles on garde certains prisonniers. L'envoi dans l'une de ces cellules, appelées en Hollande *Dovencel* (à peu près : marmite), n'est généralement pas décidée par un tribunal mais par le personnel pénitentiaire. Ainsi, j'ai vu un garçon de seize ans qui, lorsque j'ai fait sa connaissance, était depuis sa onzième année enfermé dans une cellule complètement isolée d'une maison de correction. Pendant des années, ni la lumière du soleil ni les bruits du dehors ne lui étaient

parvenus. Il n'avait de contact qu'avec ses gardiens. Il n'avait de lumière artificielle que quand cela leur plaisait. Les bruits ne lui parvenaient même pas quand on ouvrait la porte de sa cellule. Celle-ci était située très profondément sous le sol et, pour les conditions de l'époque, très bien construite.

La « cellule silencieuse » en R.F.A.

Vers la fin des années cinquante, des cellules spéciales d'expérimentation ont été bâties, surtout au Canada et aux Etats-Unis : les *silent rooms* (Heron, Baxton, Scott, Salomons, etc.). C'est seulement beaucoup plus tard que de telles recherches ont été entreprises en R.F.A. Dans ce pays on trouve la « cellule silencieuse » la plus perfectionnée au « Laboratoire d'étude clinique du comportement » de l'hôpital universitaire de Hambourg-Eppendorf. Là on ne fait pas qu'observer et mesurer les réactions corporelles des sujets d'expérience, mais on étalonne des tests dans la *camera silenta*. Sur la base de telles recherches, on classe les réactions des hommes en différentes catégories.

A chaque fois, on remarque que, sous l'effet intense ou prolongée de la privation sensorielle, les phénomènes suivants apparaissent de manière constante, en plus de la peur et des réactions de panique : troubles de la perception et de la connaissance (hallucinations, autoscopie, falsifications illusoires) et troubles des fonctions végétatives telles que sensation de faim déformée (renforcée), troubles du rythme du sommeil, douleurs cardiaques fonctionnelles, déséquilibres moteurs, tremblements et convulsions comme avec l'électrochoc. Dans l'expérience hambourgeoise (Jan Gross entre autres) on a construit une forme simplifiée de classification des types de personnalité humaine sur la base de ces observations et des procès-verbaux des tests. Les réactions aux expériences ont été divisées en trois catégories :

a) Catégorie des réactions animales ;

b) Catégorie des structures de base de la personnalité, telles qu'elles sont formées et plus ou moins stabilisées par la disposition et le premier développement, et qui en tous cas résistent plus longtemps à une situation de *stress* que celles de la catégorie C ;

c) Catégorie des réactions aux stimulations de milieu aussi bien social et culturel que physique.

Les déformations de la personnalité amenées par des situations expérimentales planifiées sont présentées comme des caractères de personnalité inhérents à l'organisme humain.

Dans ces conclusions, ce qui pourrait être tout au plus une hypothèse de travail pour des recherches plus poussées, est transformé en affirmation dogmatique sur les structures de la personnalité. Ainsi, l'on affirme que les réactions des sujets sont une indication quant au « noyau essentiel de la personnalité ».

On donne ainsi carte blanche au juge pour soumettre les gens qui lui sont « confiés », à la privation sensorielle, afin de dégager la personne « réelle », bien qu'en réalité il ait devant lui une personne terriblement diminuée par les conditions de détention.

Ce qui est remarquable dans l'expérience hambourgeoise, c'est aussi que l'on n'analyse pas seulement les effets de la privation sensorielle sur les sujets d'expérience, mais que l'on teste aussi comment on pourrait produire les mêmes effets par des moyens chimico-pharmaceutiques sur des gens qui ne seraient pas enfermés dans une cellule d'isolement aussi perfectionnée. On espère ainsi, par des préparations très spécifiques, rendre superflue la structure compliquée de la *camera silentia*, des « oubliettes » modernes, et obtenir les mêmes résultats avec un comprimé que l'industrie pourrait sans façons fabriquer massivement.

Sjef TEUNS.

P.S. — Le professeur Jan Gross, directeur des recherches au « Laboratoire pour l'étude clinique du comportement » de Hambourg-Eppendorf, a répondu à l'exposé ci-dessus qu'il n'accepterait pas que les résultats de ses recherches soient utilisés « à des fins militaires ».

Avant son déménagement de Prague à Hambourg, en 1968, le professeur Gross a travaillé à un contrat de recherche militaire.

L'un de ses plus proches collaborateurs a participé comme rapporteur à un congrès de l'O.T.A.N., à Monte-Carlo, au printemps 1972.

S. T.

XXX

NOUVEAUX PERFECTIONNEMENTS SCIENTIFIQUES DES TECHNIQUES DE TORTURE

I. - PRIVATION SENSORIELLE ET LAVAGE DE CERVEAU

Les prisonniers politiques sont gardés des mois et des années dans un isolement total et systématique. Ils n'ont pas le droit de parler à d'autres prisonniers, toute tentative dans ce sens est punie par un isolement plus grand. Ils font la promenade seuls, souvent les mains liées. Il n'y a aucun contact visuel avec le monde extérieur et il y a souvent des contrôles nocturnes, ce qui aboutit à une privation de sommeil.

Les conséquences de l'isolement sont connues depuis longtemps. Le psychiatre américain Engels écrit en 1967 :

« Chez les prisonniers qu'on isole, on remarque les faits suivants : difficultés à discerner la réalité, apparition d'hallucinations visuelles ou auditives, tendances à mal interpréter les stimuli du monde extérieur, y compris ceux de son propre corps, réduction des capacités logiques et rationnelles de penser ainsi que d'établir des relations entre différents domaines, apathie, dépression, repli sur soi-même interrompu de crises paniques désorganisées. Si cet état se prolonge, il peut se terminer par la mort. »

Depuis 1972, la Deutsche Forschungs Gemeinschaft (D.F.G.) de l'Université de Hambourg a institué un domaine de recherche spécial (Sonder Forschungsbereich 115, par la suite appelé D.F.B. 115), intitulé : « Recherches sur l'agressivité ».

Un des directeurs responsable de ce projet est le directeur

de la clinique universitaire psychiatrique, le professeur Jan Gross. Il est connu comme spécialiste dans la recherche sur la « privation sensorielle ». Gross a déjà fait dans les années 1960 des expériences semblables à Prague. Il part des expériences faites sur des êtres humains par les Américains dans les années 1940 (lavage de cerveau). Il a particulièrement étudié les expériences de Hebb et Scott. Ceux-ci avaient complètement isolé de toutes relations avec le monde extérieur des étudiants en psychologie qui avaient une position relativement négative par rapport au spiritualisme. Enfermés dans une cage insonorisée de la grandeur d'une armoire, les étudiants portaient des lunettes qui ne laissaient filtrer qu'une lumière diffuse. Ils ne savaient pas depuis combien de temps ils se trouvaient déjà dans cette cage, ni combien de temps ils devaient encore y rester. La satisfaction de leurs besoins (manger, déféquer, parler) ne se faisait que par l'intermédiaire du directeur de l'expérience. Dans cette situation de total isolement, on donnait, en tant que stimulant occasionnel, de la propagande spiritualiste aux cobayes.

Les expériences ont montré que les cobayes devenaient « beaucoup plus tolérants » au spiritualisme qu'auparavant.

L'intérêt de Gross pour les recherches américaines donne des renseignements sur ses propres intentions. Il fit lui-même, avec Svab, à Prague, en 1966, des expériences sur des pilotes qu'il observait six heures durant dans une « camera silens » dans de semblables conditions :

« Dans notre modèle de relation entre « quasi-patient » et « quasi-médecin », devaient apparaître deux phénomènes : il s'agit premièrement d'une relation où l'une des personnes est dépendante de l'autre, et deuxièmement d'une relation où l'une des personnes peut manipuler l'autre. Nous pensons aussi que la grande suggestibilité des cobayes peut être due à l'isolement, puisque dans cette situation les capacités à contrôler le monde extérieur sont limitées ou mêmes bloquées, ce qui rend les sujets plus fortement dépendants d'informations transmises par celui qui conduit l'expérience. Cette dépendance unilatérale du cobaye vis-à-vis de l'expérimentateur est, dans le cas de l'isolement sensoriel, plus forte que dans d'autres situations ; c'est pourquoi nous nous sommes décidés à nous en servir comme modèle de relation patient-médecin. » (Gross et Svab dans la revue *Nerven Arzt*, n° 40, 1969, pp. 21-25.)

Dans un article destiné à un cercle très restreint de lecteurs, Gross et Svab apportaient les précisions suivantes : « Cet aspect [possibilité d'influencer quelqu'un par l'isolement] peut sûrement jouer un rôle positif en poénologie (science de la punition), à savoir quand il s'agit de rééduquer un individu ou un groupe et quand l'utilisation d'une telle dépendance unilatérale et d'une telle manipulation peut efficacement influencer le processus de rééducation. »

Dans leur communication de Prague, les deux psychiatres critiquent particulièrement les tortures inhumaines — pensent-ils à des tortures humaines ? — avec recours à la violence physique ou morale employée aussi bien par le nazisme que sous le stalinisme. Et cela pour une raison bien objective : avec les méthodes de l'ancien fascisme, on a produit des aveux mensongers ! Gross et Svab mettent en garde contre les aveux mensongers, ils veulent de vrais aveux. Avec leurs expériences de 1966, Gross et Svab veulent surmonter les « écueils » de l'interrogatoire pour mettre à jour des méthodes d'interrogatoire plus efficaces :

« En criminologie aussi, à l'occasion d'interrogatoires d'accusés ou de témoins, l'emploi de la dépendance envers l'interrogateur pour obtenir des aveux ou des renseignements appartient à la technique traditionnelle. Pourtant, les découvertes lors des expériences de privation sensorielle rendent attentif aux sérieux dangers qui résultent de l'emploi inconsidéré de pareilles pratiques. La suggestibilité renforcée de l'individu isolé peut être un obstacle à la vérité de ses déclarations. Il peut arriver que l'instructeur constate plutôt ce qu'il veut entendre que ce qui a eu lieu. Il n'est absolument pas question ici d'une tentative de l'instructeur d'obtenir un aveu mensonger ou l'auto-accusation de l'interrogé, comme c'était le cas des méthodes d'interrogatoire illégales dans le passé. Ce sont là de dangereux écueils dans la pratique de l'interrogatoire. Ce ne sont là que quelques exemples où l'emploi des résultats de recherches sur la privation sensorielle, sur l'isolement social peut être utile à la problématique de la criminologie et de la poénologie. »

Le moment de l'isolement social d'une part et, d'autre part, la stimulation sensorielle limitée qu'il permet, sont les deux éléments de la torture par isolement infligée aux prisonniers politiques, tel que la décrit Gross en 1967. Le but est des aveux

vrais et une rééducation par les méthodes de l'isolement social et de la stimulation : lavage de cerveau. Gross critique la torture du passé, celle du fascisme et celle du stalinisme. A la place des vieilles méthodes de torture il en développe de nouvelles, plus efficaces, plus douces, plus propres, plus déguisées. Il ne critique pas les nouvelles méthodes de torture employées en Algérie, au Vietnam, aux Etats-Unis, en R.F.A., en U.R.S.S. Ils les fait progresser. C'est à la fois une torture « humaine » et une torture « légale ». En un mot, l'alliance de la recherche avec le nouveau fascisme qui vient du ministère de l'Intérieur — légalement.

II. - RECHERCHES SUR L'AGRESSIVITÉ

La recherche sur l'agressivité, commencée à Hambourg, en 1972, par la Deutsche Forschungs Gemeinschaft (D.F.G.), a pour titre : « Aspects psychosomatique, psychodiagnostique et thérapeutique de l'agressivité ». Ce projet de longue durée sera financé jusqu'en 1975 à raison de 2 800 000 DM. Tous les instituts et cliniques psychiatriques, psychanalytiques et psychosomatiques de Hambourg-Eppendorf et Barmbeck, sont conjointement associés à ce projet. Il est révélateur de remarquer l'intérêt qu'y porte l'O.T.A.N.

Un des directeurs, le professeur Meyer, a assisté en juillet 1973, à Monte-Carlo, à des journées organisées par l'O.T.A.N. sur la recherche sur l'agressivité. Sa participation a été financée par le Sonder-Forschungs-Bereich 115 (S.F.B. 115). Il y avait là des représentants des Etats-Unis, du Canada, de l'Angleterre, de la Norvège et de la Pologne. Des thèmes fondamentaux sur l'agressivité furent traités : « Comportement agressif chez les enfants, les adolescents et les adultes. — Quelles sont les couleurs qui influencent le comportement des êtres humains quand ils doivent punir des partenaires d'expérience au moyen d'électrochocs fictifs ? — Quel langage employer pour qu'un être humain y réagisse plus ou moins agressivement. » Etc.

Après avoir fait ses premières expériences avec des étudiants, le « laboratoire d'isolement » de Hambourg les continue maintenant, dans le cadre du S.F.B. 115, avec des soldats. « Environ six mois avant le début des expériences, un prétest est effectué avec une classe de recrues. Ce prétest fait jouer toutes les

variables de la personnalité, en particulier l'agressivité. » (S.F.B. 115, description du programme de recherche.)

On présente aux soldats « un modèle d'agressivité », c'est-à-dire qu'on met au point des méthodes avec lesquelles on peut les rendre agressifs. L'application d'une telle recherche est déjà comprise dans la situation même des soldats : on les enferme et les isole dans des chambrées de huit lits, dans des bunkers, des chars, des sous-marins, des cabines de pilotage. « L'intérêt de cette recherche n'a pas besoin d'être explicité », est-il dit dans le S.F.B. 115.

Les psychiatres savent bien que l'agressivité se développe pendant l'isolement : « Des privations physiques, psychiques et sociales provoquent d'importantes frustrations qui peuvent mener à des réactions d'agressivité (S.F.B. 115). »

« Privations physiques, psychiques et sociales » signifient que l'on supprime certains stimuli sensoriels et qu'on submerge le patient avec d'autres : pendant le travail à la chaîne, à l'hôpital, dans les banlieues de béton. A la chaîne, les ouvriers produisent du rebut, à l'hôpital, les patients renversent leur table, dans les banlieues de béton les adolescents cassent les fenêtres des Maisons de Jeunes.

Le psychiatre Gross et le psychologue Kempe voient les choses de la manière suivante :

« La tendance actuelle est avant tout d'éliminer si possible tout danger de la vie des citoyens. Cette planification et cette sécurisation monotone la vie de l'homme... La confrontation avec l'inhabituel, l'imprévisible, le danger est une expérience que, dans notre société, il n'est presque plus possible de faire. D'où, dans les situations critiques, des réactions fausses, de panique. » La recherche psychiatrique doit dès lors « avoir pour but le développement de techniques thérapeutiques propres à réduire l'agressivité destructive, à écarter les inhibitions névrotiques de l'agressivité et à permettre une expression intégrée à la réalité des impulsions agressives (S.F.B. 115) », c'est-à-dire, on s'en doute, ajuster celles-ci à la réalité des banlieues de béton, du travail à la chaîne, de l'isolement graduel.

Ce qu'il faut « empêcher », c'est le rejet de cette réalité par l'individu. Dans la maladie, dans le non-mouvement, dans le « suicide », cette attitude de rejet s'exprime comme « refus de la mise en valeur » : 1 200 suicidés par an ne sont pas

exploitables. Ce qu'il faut supprimer aujourd'hui, ce n'est pas la personne qui proteste, mais la protestation elle-même.

« Pour le domaine de la psychologie clinique du S.F.B. 115, le but central est la mesure de l'agressivité. » Cela se fait au moyen de tests psychologiques permettant de sonder la structure psychologique du cobaye. Il est révélateur que les psychiatres s'intéressent aussi à « l'hostilité, à la peur, à la pensée schizophrène, à l'espoir et à la volonté de réussir ». Mais ce à quoi ils s'intéressent plus particulièrement, ce sont les mesures biochimiques... Ils veulent mettre en relation les résultats de ces dernières mesures avec ceux des mesures physiologiques et psychologiques, afin de compléter et de vérifier les méthodes psychologiques à l'aide des résultats en physiologie et biométrie ; cela pour développer un système de mesure plus simple. Cela leur permettrait alors de juger, d'une manière purement quantitative, le comportement prétendument agressif d'individus ou de groupes entiers, et d'ordonner des techniques thérapeutiques aussi rapides que nombreuses. En d'autres termes, ils sont à la recherche de substances chimiques permettant la manipulation de la protestation et de la résistance. Ils ne sont manifestement pas satisfaits du valium.

A Hambourg, le point primordial de la recherche sur l'agression est l'observation du comportement humain en situation de privation sensorielle totale. Sous le titre « Agression en situation d'appauvrissement de stimulations et ses correspondants biochimiques et physiologiques », se cache un large domaine de recherches dont les résultats sont nécessaires au perfectionnement de la torture par isolement dans les prisons de la R.F.A. et du monde entier. Les expériences pratiquées sur des cobayes humains au « Laboratoire d'études cliniques du comportement » sont à même de répondre aux questions posées par l'isolement.

La « camera silens » a été construite lors de la reconstruction de la clinique psychiatrique universitaire de Hambourg. C'est une pièce sans fenêtre dans laquelle aucun bruit extérieur ne peut parvenir. Elle garantit ce que les savants appellent la « privation sensorielle ». Cette privation sensorielle peut encore être renforcée par le « white noise », torture pratiquée en Irlande du Nord : douze haut-parleurs hi-fi peuvent produire un bruit continu qui étouffe tous les autres bruits produits par le cobaye lui-même dans sa cellule. Cris, chansons claquent

de doigt. Un cobaye s'exprimait ainsi, après deux heures d'isolement : « Je crois qu'à la longue on ne peut pas se détendre ici. A un moment ou à un autre, ça vous énerve qu'il n'y ait absolument rien. Pas un bruit qu'on puisse écouter ; rien qu'on puisse regarder, avec quoi on puisse s'occuper — rien ; on ne peut pas supporter ça longtemps. »

En fait le cobaye n'est pas seul : il est continuellement observé par le directeur de l'expérience. Un micro enregistre sur magnétophone tout ce qu'il dit. « Comme l'individu qui subit le test ne possède, dans de telles conditions, pas ou presque pas de possibilités de tester la réalité de ce qui l'entoure, il est relativement facile, par des instructions, des événements simulés et d'autres choses semblables, d'instaurer des situations qui seraient, sinon, très compliquées à atteindre (S.F.B. 115). »

Une caméra à infra-rouge fait des photos à l'insu du cobaye, une sonde magnétique enregistre tous ses mouvements. Un émetteur placé à l'intérieur de l'estomac en transmet les contractions. On enregistre aussi la respiration. On procède à un électrocardiogramme, à un électroencéphalogramme, au contrôle du pouls. Tous ces enregistrements passent sur ordinateur.

Les psychiatres veulent compléter, sur une plus grande échelle, des résultats jusqu'à présent fragmentaires pour découvrir des moyens fiables de description des états psychiques. Les expériences de deux heures faites autrefois avec des étudiants sont poursuivies aujourd'hui, sur une durée de six heures, avec des soldats.

Les chercheurs partent de l'hypothèse que l'isolement est « frustrant » : les agressions qui se renforcent au cours de l'isolement sont libérées. Mais il y a une chose qu'ils ne savent pas encore aujourd'hui : combien de temps peut-on supporter cette isolement ? Les savants allemands reculent encore devant une prolongation du temps d'expérience. Les Américains, eux, ont été plus loin : ils ont fait durer les expériences quelques jours, jusqu'à ce que les cobayes n'en puissent plus. En R.F.A., il y a quelques limites à ne pas dépasser : on craint le parallèle avec les expériences faites par les nazis. Mais ces difficultés sont tournées en remplaçant l'élément durée de l'expérience par l'intensité et l'ampleur.

Le point principal de la recherche sur la torture est formulé au chapitre « Conclusions escomptées » :

« Ce qui caractérise les expériences de privation sensorielle est un besoin de stimuli sensoriels qui croît avec la durée de l'expérience et qui se manifeste à presque tous les niveaux.

« La frustration engendrée par la répétition de ces « conditions » provoque des agressions qui peuvent s'exprimer presque uniquement par le canal verbal.

« Il est possible de comparer les conditions qui provoquent une forte agression verbale avec des variables physiologiques permettant de mieux déterminer la situation de validation que le permettraient les expériences faites auparavant.

« Il faut citer sous ce rapport J. Fahrenberg (1967) p. 75 : « Un producteur de stress n'est pas ce que l'expérimentateur prend pour tel ; mais, au contraire, ce que le sujet reconnaît comme tel. Ce n'est pas tant la situation d'excitation mais la constitution psycho-physiologique de l'individu qui est importante : dans ce dernier point, l'analyse de la signification des impressions est, elle aussi, d'une grande importance (S.F.B. 115). »

Pour le programme d'analyse, les psychiatres ont mis au point une échelle graduée permettant de mesurer le comportement. A côté des procédés d'analyse et de contrôle physiologique et bio-chimiques, deux autres procédés de mesure sont importants :

- 1) l'analyse de la production verbale ;
- 2) l'analyse des impulsions et du comportement du sujet.

Les mouvements de la personne isolée sont mesurés par une « sonde de Forster ». C'est un instrument de mesure très précis qui enregistre, à l'intérieur d'un champ magnétique, tous les mouvements du cobaye. Ceux-ci sont classés plus tard d'après leurs différences et leurs significations. Ces mesures ont une grande importance parce que, à part la parole, les cobayes n'ont que le mouvement pour se défendre contre l'isolement. Le mouvement est pour une personne isolée un moyen de résister, les psychiatres essaient de prévoir l'intensité et la durée de la résistance en observant les mouvements du cobaye et en joignant ces dernières observations aux autres mesures. Quand les conditions de l'isolement réduisent les possibilités de mouvement, le cobaye immobilisé et isolé est contraint de s'exprimer, « ce qu'il peut faire exclusivement par le canal verbal ».

Le processus ainsi conçu a pour but évident de faire que

toute expression de vie ne se manifeste que dans la parole, dans la communication avec le directeur de l'expérience — ou avec son magnétophone, c'est-à-dire sur le plan où il est le plus facile de mesurer et de contrôler la personne isolée. L'instrument d'analyse du canal verbal est la méthode d'analyse du contenu linguistique faite par Gottschalk et Gläser. « Le procédé mis au point par Gottschalk depuis 1958 a l'avantage d'être applicable à toute communication fixée par écrit : qu'il s'agisse de lettres, de transcriptions, d'associations libres, de dialogues psychothérapeutiques ou de compte-rendus de rêves » (S.F.B. 115).

On applique cette méthode pour d'autres raisons aussi :

« Cette méthode peut être enseignée à des techniciens sans qualification particulière, c'est-à-dire à des gens qui ne sont ni médecin ni psychologue : aux gardiens de prison, aux procureurs. »

Les différentes expressions s'analysent ainsi :

— « conditions provoquant une forte agression » : condition d'isolement et d'immobilisation ;

— « mesure des réactions verbales, sans stimuli » : la personne immobilisée doit commencer à parler d'elle-même, y étant obligée par les conditions suscitant l'agression, on renonce dans ce cas aux stimuli ;

— « convient mieux pour déterminer la situation de validation » : la véracité de l'énoncé est mieux sauvegardé quand il n'est pas falsifié par des stimuli que lors des expériences faites jusqu'ici.

— comparaison aux « variables physiologiques » (on ne parle pas ici des variables chimiques mais elles font aussi partie du programme du S.F.B. 115) : elle permet de vérifier les paroles des personnes isolées.

En 1967, Gross travailla à une méthode qui devait forcer le cobaye à « un énoncé juste » au moyen de stimuli et de suggestions. En 1972 le S.F.B. 115 a dépassé ce stade : l'énoncé de la personne isolée et immobilisée est faussé par les interventions suggestives du directeur de l'expérience. Cela doit être évité maintenant.

Le perfectionnement vient du fait qu'il ne faut employer l'isolement qu'en le dosant d'après la constitution de chaque individu. Pour cela les chercheurs observent le cobaye sans

faire appel au langage, ils analysent son état et son évolution pour découvrir le moment où il sera prêt à utiliser le « canal verbal ». Gross et Kempe s'intéressent déjà depuis longtemps à la résistance des personnes soumises à l'isolement ; ils ont même rédigé un catalogue de ces actions de résistance.

En fait, le but non avoué de ces recherches est la mise au point de nouvelles drogues. Dans le cadre de la mesure de l'agressivité (comprise comme le résultat visible de la résistance), les mesures biochimiques sont les plus importantes ; quand les savants auront su réduire l'agressivité à un processus chimique, le deuxième stade de la recherche — c'est-à-dire la mise au point d'une hormone contre l'agressivité — ne sera plus difficile à atteindre.

L'emploi de cet isolement « chimique » pourrait alors perfectionner tortures et lavages de cerveaux.

De telles recherches ne peuvent être faites sur des prisonniers politiques, car ceux-ci sont capables de déjouer les techniques d'oppression psychiatrique : la torture par isolement n'a pas réussi jusqu'à présent à vaincre la résistance de ces derniers.

Mais les prisonniers politiques sont livrés à l'appareil judiciaire qui a le pouvoir et les moyens de renforcer la durée et l'intensité de l'isolement. Deux d'entre eux ont été soumis pendant respectivement six et neuf mois à l'isolement le plus poussé pratiqué jusqu'à présent en R.F.A. Non seulement ils ont été isolés socialement, mais de plus leurs cellules avaient été aménagées afin de ne laisser passer aucun son. Le but de la machine judiciaire est évident : amener le prisonnier à se comporter de façon contrôlable.

« Les conditions de détentions doivent être adaptées à l'état corporel et psychologique d'un condamné. » Méthode qui est perfectionnée par les psychiatres de Hambourg : « ce n'est pas tant la situation d'excitation qui importe, mais la situation psychosociologique de l'individu. » La force de la torture par isolement vient de ce qu'elle est méthodique et effective. Mais sa faiblesse provient de la nécessité de la déguiser. Dans la mesure où nous l'avons dévoilée, nous pouvons la combattre, nous pouvons rompre le silence de la presse, de Genscher (ministre de l'Intérieur), de Gross (psychiatre), et de Martin (procureur général).

XXX.

Christian Sigrist

DE HEIDELBERG AU CAP VERT

« En apprenant la nouvelle des attentats à la bombe de la R.A.F. contre les installations du quartier général américain à Francfort et Heidelberg¹, nous avons spontanément bondi de joie. Enfin l'on entreprenait quelque chose contre les bases de l'impérialisme en Allemagne fédérale. »

Il ne s'agit pas ici des réactions verbales d'une secte petite-bourgeoise, mais de phrases tirées du rapport d'un combattant appartenant à un mouvement de libération des territoires occupés par les Portugais. Il avait, avec des camarades de lutte, appris la nouvelle alors qu'il se trouvaient dans une de bases d'appui de la guérilla. Alors que pendant des années ils avaient entendu parler de la R.F.A. comme de l'un des pires ennemis des peuples africains — en tant que fournisseur d'armes de la puissance coloniale portugaise — les guérilleros, pour la première fois, pouvaient reconnaître en Allemagne fédérale un acte qu'ils qualifiaient de résistance effective à l'impérialisme.

Je fis remarquer que leur appréciation des activités de la R.A.F. était différente de celle de groupes marxistes en Allemagne fédérale, ce à quoi le camarade africain répondit : « Dans une situation de lutte, on perçoit différemment. »

Il n'est pas possible de se demander comment résister à l'aggravation des actes répressifs de la justice de classe envers les

1. L'attentat en question a été commis au printemps 1972.

prisonniers politiques sans définir le contenu des actions pour lesquelles ces personnes sont torturées.

Contrairement à toutes les tendances traitant la R.A.F. et d'autres groupes combattants en criminels, il importe de constater que leur motivation a été incontestablement politique et leur action anti-impérialiste.

La participation de la République fédérale d'Allemagne au système de répression de l'impérialisme américain, le rôle actif joué par le capital ouest-allemand dans la stabilisation du système d'exploitation raciste en Afrique du Sud, la complicité du gouvernement fédéral avec les criminels de guerre portugais ont rendu intolérable qu'on en reste à la simple protestation verbale ; la réponse à la violence provocatrice de l'impérialisme a été la contre-violence ; celle-ci ne peut être comprise sur le plan de son efficacité que symboliquement.

Les attentats contre les installations du quartier général américain ont amené une intensification du potentiel de répression, du moins sur le plan de son utilisation par la propagande journalistique, du fait que les intérêts de la plus grande puissance impérialiste étaient directement touchés et que la poursuite des actions aurait fait comprendre aux masses le caractère de provocation de la présence des impérialistes.

Il ne s'agit pas ici de criminalité « ordinaire » mais de types de comportements politiques que l'on criminalise. Pour le démontrer faisons une hypothèse :

Si la R.A.F. n'avait pas été la R.A.F. mais simplement une association de malfaiteurs, se trouverait-il quelqu'un pour croire qu'un tel appareil de *search and destroy* aurait été mis en branle ? L'énergie répressive utilisée à l'heure actuelle pour opprimer les prisonniers politiques est purement politique, elle ne s'explique que comme type de réaction impérialiste.

S'ils appartenaient à une bande dans le sens « commun » du terme, beaucoup de ceux qui sont emprisonnés aujourd'hui pour des raisons politiques seraient bien mieux traités, ne serait-ce que du fait de leurs origines bourgeoises.

La violence de la répression ne peut pas non plus être expliquée par la réaction à la combinaison : actions politiques et « criminalité ».

Faisons une seconde supposition : quelles auraient été les

réactions de l'appareil d'Etat s'il y avait eu en R.F.A. une association de malfaiteurs d'extrême droite ?

Il est difficile de se l'imaginer. Apparemment, le système politique et économique de la République fédérale ne peut engendrer une déviation réactionnaire avec des aspects terroristes ; les groupes combattants d'extrême droite tiennent plus du *happening* politique dans un club de tir. Cela nous amène à conclure qu'en R.F.A. les tendances fascistes sont intégrées par la société, que le fascisme est « dépassé » institutionnellement. Et où cela se voit-il plus directement que dans la superstructure judiciaire ? (...)

La spécificité de la répression au stade de l'impérialisme réside dans son caractère scientifique.

C'est, à grande échelle, la concentration de nouveautés scientifiques à des fins de destruction, garantissant un maximum de mobilité et d'efficacité dans la liquidation des mouvements anti-impérialistes. Cela signifie une utilisation de l'ensemble des techniques scientifiques : de la météorologie à l'anthropologie.

A une échelle plus réduite, l'utilisation de la science signifie l'utilisation de drogues agissant sur le psychisme dans les camps de concentration et prisons ainsi que la méthode d'isolement total des prisonniers. Ces deux moyens de répression permettent, à la différence des méthodes de torture conventionnelles, une destruction *sans traces* des structures de la personnalité et des formes sociales de la vie. Ce n'est pas un hasard si ces deux méthodes sont utilisées aussi bien dans les colonies portugaises que dans les prisons ouest-allemandes.

Dans un camp de concentration des îles du Cap Vert les prisonniers sont totalement isolés pendant plusieurs mois. Ils ne reçoivent ni livre ni courrier. Dans les cellules ne pénètre aucun être humain. Certains prisonniers sont enfermés pendant plusieurs mois, seuls, dans des citernes. Les prisonniers qui étaient relâchés après deux années d'isolement, n'étaient, du fait des graves ravages psychiques subis, plus capables d'actes de résistance politique. (...)

Christian SIGRIST.

Klaus Croissant

LA JUSTICE ET LA TORTURE PAR L'ISOLEMENT *

Andreas Baader
Gudrun Ensslin
Manfred Grashof
Ulrike Meinhof
Werner Hoppe
Irmgard Möller
Bernhard Braun
Brigitte Monhaupt
Jan Carl Raspe
Verena Becker
Holger Meins
Inge Viet
Horst Mahler
Carmen Roll
Rolf Heissler
Katharina Hammerschmidt
Dr Wolfgang Huber
Dr Ursula Huber
Siegfried Hausner
Ingrid Schubert
Irene Görgens

Gerhard Müller
Brigitte Asdonk
Hans Jürgen Bäcker
Monika Berberich
Eric Grusdat
Astrid Proll
Heinrich Janssen
Klaus Jünschke
Dieter Kunzelmann
Marianne Hoppe
Dieter Zerbs
Roland Otto
Edgar Wolz
Manfred Schneider
Franz Hübler
Peter Paul Zahl
Stefan Heidebrand
Rolf Pohle
Heinz Brockmann
Wolfgang Grundmann

et plusieurs autres prisonniers en détention préventive ou en application de peine font depuis le 8 mai 1973, c'est-à-dire

* L'auteur de ce texte est l'un des défenseurs des détenus politiques.

depuis vingt-cinq jours, une grève de la faim illimitée. Ils sont décidés à la continuer jusqu'à ce que leur juste revendication : suppression de la torture par l'isolement, soit reconnue.

Pour Horst Mahler, Ingrid Schubert, Eric Grusdat, Heinrich Janssen, Irene Görgens, Brigitte Asdonk, Monika Berberich et Hans Jürgen Bäcker, la détention dans l'isolement dure depuis deux années et demie, pour la plupart des autres prisonniers depuis plus d'une année. De nombreux détenus, en prévention ou en application de peine, se sont associés à cette grève de la faim, ayant compris que leur détention est une répression politique.

Les institutions de l'Etat et de la justice nient avec une détermination bornée que ces prisonniers sont des prisonniers politiques. Face aux moyens d'information, on affirme qu'en République Fédérale il n'y a pas de prisonniers politiques. Cette affirmation cherche à tromper l'opinion publique. Ceux qui gouvernent cet Etat, les hauts fonctionnaires qui tiennent les leviers de commande, n'ignorent pas du tout qu'il y a en réalité des prisonniers politiques en R.F.A., que le nombre de ceux-ci augmente continuellement et que de nombreux détenus prennent conscience du caractère politique de leur détention.

Le traitement « spécial » infligé aux prisonniers politiques, comparé aux conditions de détention des prisonniers de droit commun, démasque l'impudence du mensonge officiel.

D'après l'article 119, paragraphe 3, du code de procédure pénale (*Strafprozessordnung*), texte de base sur les conditions d'application de la détention préventive, les conditions de détention ne peuvent être renforcées que dans la mesure où cela est nécessité par les buts de la détention préventive ou par le maintien de l'ordre à l'intérieur de la prison. Dans les faits, les conditions de la détention préventive pour les prisonniers politiques dépassent de loin les cas de renforcement de la détention prévues par la loi. Les prisonniers politiques sont maintenus en permanence dans l'isolement, à la demande du procureur et par décision judiciaire. Dans le détail, les mesures d'isolement se fondent sur les décrets concernant les conditions de déroulement de la détention préventive, instructions administratives émanant des ministères de la Justice des « länder », mais n'ayant pas caractère de loi.

Ces mesures d'isolement comportent dans la règle :

1. Stricte détention individuelle ; c'est-à-dire que le prisonnier est isolé à l'intérieur de la prison pendant des mois et des années, isolement renforcé par la mise en place d'un grillage fin s'ajoutant aux barreaux devant les fenêtres ou de plaques de béton empêchant le prisonnier d'avoir tout contact visuel avec l'extérieur.

2. Le prisonnier est condamné à faire sa promenade quotidienne seul. Etant déjà isolé dans sa cellule, il ne peut entrer en contact avec d'autres prisonniers au cours de sa promenade.

3. Exclusion de toutes activités collectives, y compris des services religieux et de la douche prise en commun.

4. Censure politique des livres, journaux, revues et toutes autres sortes d'imprimés. A cela s'ajoute pour beaucoup de prisonniers la restriction rigoureuse du courrier et des visites, d'une manière jusqu'à présent jamais pratiquée dans l'histoire de la justice d'après la guerre.

Ces prisonniers ne sont autorisés à recevoir du courrier que de leurs parents les plus proches, de leurs avocats et des services publics, toutes les autres lettres sont renvoyées à leurs expéditeurs, si elles ne sont pas, comme dans beaucoup de cas, simplement ouvertes, au mépris du secret de la correspondance, garantie par la Constitution. Ils ne peuvent écrire qu'à leurs parents les plus proches, leurs avocats, aux services publics. Tous les autres envois sont retenus.

Ces prisonniers ne peuvent recevoir de visite que de leurs parents les plus proches, de leurs avocats et d'autorités dans l'exercice de leurs fonctions. Tous les autres visiteurs sont refoulés.

Plusieurs prisonniers, comme Wolfgang Grundmann, Manfred Grashof, Klaus Jünschke, voient tous les imprimés, y compris les quotidiens, censurés par décision judiciaire. Les textes en rapport direct avec les procès à caractère politique ou attaquant ceux qui dans cet Etat possèdent le monopole de la violence, sont découpés. Souvent les prisonniers reçoivent des journaux ou imprimés presque entièrement découpés.

Une censure renforcée de tous les écrits politiques est pratiquée pour tous les prisonniers politiques par les magistrats

ou les gardiens. Cela aussi est une mesure d'isolement permanente.

Toutes ces mesures, de par leur nature et leur caractère systématique, doivent être définies pour ce qu'elles sont : traitement inhumain et torture ; de par leurs formes elles correspondent à la définition des traitements spéciaux infligés à des êtres humains et enfreignent l'article 3 de la Déclaration des droits de l'homme et l'article premier de la loi fondamentale (la constitution de la République fédérale d'Allemagne).

Or selon l'article 5, paragraphe 3 de la Loi fondamentale (*Grundgesetz*), personne ne peut être favorisé ou défavorisé du fait de ses opinions politiques.

La pratique quotidienne dans les prisons aboutit à l'interdiction sous le couvert des notions « d'ordre libre et démocratique » d'« ordre constitutionnel » et du règlement des prisons alors que, correctement appliqués, les textes constitutionnels garantissent la liberté d'expression et d'information et interdisent la censure. Pour le fonctionnaire appliquant la censure politique il y a identité entre l'ordre constitutionnel auquel il doit se référer dans ses décisions et l'ordre social au pouvoir dans cet Etat. La fonction de la justice devient pour tout un chacun évidente lorsque des juges et des gardiens de prisons faisant fonction de censeurs confisquent des livres ou revues socialistes ou de la littérature marxiste ou tout simplement orientée à gauche ou encore lorsque ces personnages dénoncent des « tendances extrémistes » ou « de lutte des classes ». Cette fonction n'est donc pas de protéger l'ordre constitutionnel mais de protéger la domination capitaliste et la complicité impérialiste d'un ordre social où l'un des articles essentiels de la constitution de la R.F.A. est réduit à une phrase cynique :

« La République fédérale est un Etat fédéral démocratique et social. » (Article 20, *Grundgesetz*, Paragraphe 1.)

La justice politique ne protège pas le système constitutionnel mais l'ordre social, c'est-à-dire le système de domination d'un Etat qui est un des meilleurs alliés de la puissance principalement responsable de l'assassinat massif pratiqué au Vietnam et de l'oppression qui détruit des vies humaines dans les pays du tiers monde.

La protection de ce système de domination entraîne la répression de tous les socialistes conséquents avec eux-mêmes.

C'est pour cela que la justice pratiquant la censure politique foule aux pieds les libertés garanties par la Constitution, dès qu'elles sont exercées par les prisonniers politiques qui ont d'un Etat démocratique, d'un Etat social, d'un Etat de droit une autre conception que celle des gens qui ont le pouvoir dans cet Etat.

La justice politique méprise ses propres lois si elle entrevoit dans le respect de la loi un danger pour le système de domination existant, même si celui-ci est injuste, exploiteur et destructif.

Si l'existence du pouvoir réel est remise en question, on s'aperçoit rapidement de la fragilité de la façade de l'Etat de droit bourgeois et des garanties juridiques de sa Constitution. On s'aperçoit alors que les organes institués précisément pour protéger et garantir l'Etat constitutionnel l'attaquent ouvertement et massivement et il devient évident que le droit n'est que l'expression du pouvoir établi et des rapports de force.

La justice réprime la résistance des prisonniers politiques contre les structures du pouvoir en R.F.A. en mettant en doute leurs facultés mentales, en préparant (ou en ayant recours à) leur psychiatisation. La procédure contre le S.P.K. (Collectif socialiste de Patients de Heidelberg) en est un exemple. Pour la préparation du procès, le tribunal du Land à Karlsruhe a posé au directeur médical de la prison-hôpital de Hohenasperg la question suivante :

« En supposant qu'une personne refuse l'ordre économique et juridique de la République fédérale d'Allemagne, et qu'elle se place consciemment en opposition avec ses structures économiques et enfreint la loi pour les changer, est-il possible d'après les règles reconnues de la psychiatrie d'affirmer sur ce seul fait que cette personne souffre de troubles de la conscience, est malade de l'esprit ou est atteinte de faiblesse mentale ? »

Le directeur médical a répondu à cette dangereuse question de manière évasive...

Indépendamment de cette demande, les institutions judiciaires, en l'occurrence le procureur de Karlsruhe, ont procédé un mois auparavant au transfert de quatre membres du S.P.K., Eckehard Bleck, Siegfried Hausner, Heinz Mühler et Werner Schork, contre leur volonté et par l'utilisation de la violence,

à l'hôpital prison de Hohenasperg afin de les psychiatiser de force.

Dans une lettre adressée par le procureur de Karlsruhe à l'avocat de Hausner, il est dit de manière lapidaire :

« Par la présente je vous informe que votre client Siegfried Hausner sera transféré à l'hôpital pénitentiaire de Hohenasperg afin d'examiner sa responsabilité pénale. »

Contrairement aux prescriptions du code de procédure pénale, ces mesures ont été prises sans décision juridique. Le procureur a dû renoncer à cette psychiatisation après les protestations des défenseurs et des membres du S.P.K. concernés qui avaient refusés toute participation aux tentatives de psychiatisation par des médecins de la prison.

Aux protestations légales des prisonniers comme, par exemple, une grève de la faim, l'on répond par la tentative de psychiatisation de force.

Siegfried Hausner avait commencé, le 18 janvier 1973, une grève de la faim contre l'isolement qu'il subissait depuis son arrestation. Le lendemain déjà, le médecin du pénitencier de Karlsruhe le menaçait de transfert au Hohenasperg s'il ne cessait pas la grève de la faim. En effet, Hausner a été transféré à l'hôpital prison un jour après. Le 23 janvier 1973, un médecin, Frau Dr Kulicke, lui annonça qu'on allait le psychiatiser. Les détails de son séjour sont tirés des observations faites par son avocat au cours de sa visite du 29/1/1973. Il décrit la cellule 46, de sinistre réputation, dans laquelle Hausner était enfermé. Je cite une lettre de son avocat au tribunal de Karlsruhe, datée du 31/1/1973 :

« Dans la salle qu'occupe Hausner, huit personnes sont enfermées. Il n'y a pas de casier, mais des boîtes en carton afin que les prisonniers puissent y déposer leurs affaires. Des traces de sang sur les murs qui pourraient provenir du fait que des prisonniers se cognent la tête contre le mur.

« Ni chaise, ni table ; dans la salle, les internés ne peuvent donc que vivre au lit.

« Comme les autres prisonniers, Hausner porte l'uniforme de l'hôpital-prison, qui par ses rayures rappelle celui des prisonniers des camps de concentration. Vers 17 heures l'on retire à Hausner ses vêtements, ainsi que

son stylo à bille, ce qui fait qu'après cette heure il ne peut même pas s'occuper à écrire. Cigarettes et tabac lui ont été confisqués à son arrivé.

« Le 26/1/1973, l'après-midi, Hausner a été alimenté pour la première fois par la force. Un tuyau de caoutchouc lui a été mis dans le nez, par le tube digestif jusqu'à l'estomac. Après que Hausner se refusa à donner son urine pour l'analyser le médecin le menaça de le sonder.

« Le soir du 26 janvier 1973, Hausner déclara qu'il cesserait sa grève de la faim le lendemain. Il refusa d'abord de prendre le liquide alimentaire qu'on lui présentait. Le médecin Frau Dr Kulicke prit alors la sonde et la fit passer par une narine, pendant que deux gardiens lui tenaient la tête. Hausner a donc été obligé à boire de force. »

A l'accusation de psychiatrisation forcée, le tribunal du Land à Karlsruhe répondit le 14/2/1973, par écrit :

« Le tribunal n'a pas ordonné ou autorisé un examen psychiatrique. Il n'a pas eu lieu. D'après le rapport de l'hôpital du Land, les médecins ont voulu se faire une image de l'état psychique du malade, du fait qu'ils le soupçonnaient de troubles psychiques. »

Il ne peut être reconnu de manière plus nette que l'on essaie de soumettre un prisonnier à un examen psychiatrique contre sa volonté et sans la décision judiciaire exigée par la loi.

De manière générale, l'emprisonnement par l'isolement et les mesures prises par les instances de l'Etat pour l'appliquer et pour briser la résistance légale de prisonniers, atteignent une telle ampleur que l'opinion publique ne peut plus rester silencieuse. Plusieurs prisonniers sont nourris par la force. Citons le cas d'Andreas Baader. Dans un communiqué de ses avocats, Golzem, von Plottnitz, Riedel et Koch, adressé le 23 mai 1973 à la presse, on peut lire :

« Bien que Baader se trouvât en bonne condition, le 22/5/1973 vers midi, le médecin de la prison, le Dr Degenhart, de Kassel, arriva dans sa cellule avec un commando de dix gardiens afin de lui faire ingurgiter par la force une solution à l'aide d'un tuyau gros comme le pouce. Trois fois Baader réclama une cuillère afin de prendre

la solution de son plein gré. Malgré cela le médecin ordonna aux gardes de le tenir et lui passa le tuyau par la bouche, la gorge et le tube digestif en lui tenant le nez fermé. Baader vomit et faillit s'étouffer. Le tuyau lui ouvrit la gorge et le tube digestif et il vomit du sang. Après cette torture, le Dr Degenhard lui fit trois piqûres intraveineuses et il perdit conscience pour huit heures.

« Dans la matinée du 22/5/1973, Baader avait reçu la visite de l'un de ses avocats, Koch, du collectif d'avocats de Francfort. L'avocat put s'assurer de l'état de santé, relativement bon, du prisonnier. Lorsqu'il se rendit l'après-midi à nouveau dans la prison pour continuer sa visite, Koch apprit par le gardien chef que le médecin avait prescrit à Baader de rester strictement allongé. Une visite d'avocat n'était de ce fait pas possible. L'avocat demanda à être reçu par le directeur Metz qui refusa.

« En tant que défenseurs d'Andreas Baader nous constatons : Andreas Baader ne fait pas seulement l'objet de tortures psychiques, dans la prison de Ziegenhain (Hessen), mais il est torturé physiquement selon des méthodes copiées dans les moindres détails sur celles des régimes fascistes de Grèce, Espagne, Portugal, Turquie et Brésil. Une alimentation par la force, malgré la promesse de s'alimenter volontairement faite par le prisonnier, est une torture.

« Nous exigeons la punition du médecin de la prison, le Dr Degenhart, et de ses aides. »

Après ce traitement, le 24 mai 1973, Andreas Baader a été placé dans une cellule « sèche » et privé d'eau pendant plusieurs jours (continuation des tortures précédentes).

Bernhard Braun, emprisonné au pénitencier de Munich-Stadelheim, a aussi été menacé d'être privé d'eau, mais du fait d'une plainte portée par son avocat contre le directeur de la prison, cette mesure n'a pas été appliquée.

Le tribunal de Munich a refusé la mesure de privation d'eau potable demandée par le directeur de la prison le 21 mai 1973.

« La privation d'eau potable serait selon l'avis du juge d'instruction une atteinte injustifiée au droit fondamental du prévenu à l'intégrité de sa personne (article 2, paragr. II : *Grundgesetz*). Cela ressort aussi du jugement porté sur cette mesure d'un point de vue médical. D'après

l'expertise du médecin du tribunal du Land une privation d'eau potable ne serait envisageable que théoriquement et elle serait médicalement irresponsable même pour une courte durée. La privation de liquide aurait des effets néfastes sur la santé même sous contrôle médical. Du fait de l'apparition de troubles graves de l'équilibre minéral l'on pourrait s'attendre à des délires, des crampes, des syncopes, provenant de troubles de la circulation et finalement à la mort par déshydratation. Du fait de ces conséquences dévastatrices, cette mesure de dessèchement est incompatible avec l'article 2, par ; II, Grundgesetz.

L'article 2, par. II de la Grundgesetz exige une base légale pour des interventions concernant le droit fondamental à la vie et à l'intégrité du corps. L'article 119, paragraphe III. St.-PO (*Strafprozessordnung* = code de procédure pénale) ne peut être reconnu comme fondement légal du fait de l'importance de l'intervention.

« Cette mesure n'est pas non plus justifiable par les principes généraux du ministère fédéral de la santé, ni par l'expertise du médecin auprès du tribunal du Land de Furth.

« Les deux expertises voient dans la privation d'eau potable un excellent moyen pour faire cesser une grève de la faim mais ne se posent pas le problème des conséquences de cette mesure¹. »

Si malgré tout cela le dessèchement est pratiqué dans d'autres prisons sur certains prisonniers, cela prouve à quel point la justice et le système pénitentiaire de R.F.A. sont disposés à la torture. Celui qui dans une situation aussi alarmante garderait le silence serait coupable de complicité avec des mesures inhumaines que le système au pouvoir réserve à ceux qui ne peuvent plus longtemps supporter son inhumanité.

Klaus CROISSANT.

1. Cette décision du tribunal a été annulée le 5 juin 1973 après l'exposé de Klaus Croissant, par le Tribunal du Land (instance supérieure de Munich). Braun a été placé dans une cellule sèche.

DOCUMENTS

I. MESURES SPÉCIALES POUR L'ISOLEMENT

Maîtres
Kurt Groenewold, Franz Josef,
Degenhard et Wolf Dieter Reinhard
Avocats
2000 Hambourg 19
Osterstrasse 120

Objet : Instruction de l'affaire Manfred Grashof et Wolfgang Grundmann.

Me rapportant à votre lettre du 27-3-73 — KG/SU/793 — que le tribunal de Kaiserslautern m'a fait parvenir pour que j'y donne suite, je vous transmets les instructions suivantes : l'accusé Grashof fait l'objet des décisions judiciaires ci-après :

1) 24.3.72 juge d'instruction du B.G.H.¹ :

a) mains liées derrière le dos lors des déplacements à l'extérieur de la cellule ;

b) heure de loisirs prise individuellement ;

1. B.G.H. : Bundesgerichtshof : Cour fédérale de justice : la plus haute instance de justice pénale en R.F.A.

c) interdiction de participer aux manifestations collectives, service religieux compris ;

d) pénètre dans sa cellule accompagné de deux gardiens.

La plainte ayant trait à l'interdiction de participer aux manifestations collectives a été repoussée par décision du Landgericht de Kaiserslautern datée du 6.2.72.

2) 12.4.1972 — juge d'instruction au B.G.H. :

Les agents du B.K.A.² ont toujours l'autorisation de demeurer auprès du prévenu durant les visites de ses parents.

3) 12.4.72 — juge d'instruction au B.G.H. :

Le prévenu est dispensé des menottes à l'intérieur des bâtiments de la maison d'arrêt de Hambourg.

En ce qui concerne l'heure de loisir, le port des menottes est maintenu jusqu'à nouvel ordre.

4) Electrophone à piles autorisé, à la condition expresse que la maison d'arrêt se charge de procurer l'appareil et les disques au prévenu.

5) 12.9.72 — Tribunal de Kaiserslautern :

Le prévenu ne sera autorisé à recevoir des visites et du courrier que des membres de sa famille ; les journaux, les périodiques, les livres et autres objets imprimés devront être contrôlés par l'établissement pénitencier de Zweibrücken.

6) 22.12.72 — Tribunal de Kaiserslautern :

Confirmation de la décision communiquée par téléphone : tous les articles concernant l'instruction et les procès des complices du prévenu devront être découpés dans les journaux dont la lecture est autorisée.

7) 23.12.72 — Landgericht de Kaiserslautern :

Le recours engagé par le prévenu contre l'article N° 6 a été repoussé.

8) 16.1.73 — Amtsgericht de Kaiserslautern :

Interdiction d'utiliser un poste de télévision personnel.

9) Landgericht de Kaiserslautern :

Le recours engagé par le prévenu contre l'article N° 8 a été repoussé.

10) 5.10.73 — juge d'instruction du B.G.H. :

Autorisation de fouiller d'une manière approfondie le pri-

2. B.K.A. Bundes Kriminalamt : Police judiciaire fédérale dont le modèle est le F.B.I. américain.

sonnier, ses effets, et sa cellule, particulièrement avant et après chaque visite ; observations répétées au cours de la nuit, en actionnant brièvement le commutateur de la cellule.

11) 29.3.1973 — Amtsgericht de Kaiserslautern :

Avant et après les visites de l'avocat, on devra procéder à une fouille plus complète du prévenu et de sa cellule. On s'en dispensera avant et après les visites de la famille.

12) 28.3.1973 — Amtsgericht de Kaiserslautern :

Le prévenu a la permission d'effectuer la promenade quotidienne en compagnie d'un prisonnier en détention préventive qui sera choisi par l'établissement pénitencier mais ne devra pas faire partie des complices du prévenu ni être soupçonné des mêmes délits. Les décisions N° 11 et 12 ont également été prises à l'égard du prévenu Grundmann.

Du reste, votre demande concernant le prévenu Grundmann n'a pas été satisfaite, cette affaire passant actuellement devant le B.V.G.

signé Tagliobor
Le Staatsanwalt

Arrêté

« A la demande de la maison d'arrêt de Karlsruhe les mesures suivantes ont été arrêtées à l'encontre de Lutz Buhr et seront applicables dès son retour de l'hôpital pénitencier de Hohenasperg :

1) cellule individuelle,

2) promenade individuelle,

3) bain individuel,

4) interdiction d'assister aux activités de loisir, *service religieux inclu*,

5) contrôle journalier et approfondi de la cellule,

6) fouille approfondie du prévenu à effectuer par deux gardiens avant chaque présentation au juge et lorsqu'il quitte sa cellule,

7) port des menottes pendant chaque présentation et lorsqu'il quitte sa cellule,

8) au moins deux agents seront requis pour pénétrer dans la cellule,

9) hors de sa cellule le prévenu doit être sous la surveillance permanente de deux agents qui se tiendront à proximité,

10) après les visites des avocats et défenseurs, le prévenu devra être soumis à une fouille approfondie à laquelle devront assister deux agents,

11) au cours des visites, le prévenu n'a pas le droit d'accepter ou de donner des fruits ou autres objets,

12) le prisonnier n'a pas le droit de conserver dans sa cellule plus de dix livres et dix journaux (ou magazines).

Ces mesures sont nécessaires, car le prisonnier actuellement en détention préventive continue à manifester l'intention de troubler l'ordre de l'établissement. Il y a lieu de redouter une tentative d'évasion ; il tend à se livrer à des actes de violence qui justifient le renforcement des mesures de sûreté.

Un recours pourra être engagé contre cet arrêté — il devra alors être déposé par écrit au greffe de l'Amtsgericht de Karlsruhe.

signé Waetke
juge

Arrêté

concernant la procédure engagée contre
Werner Hoppe
né le 7.2.1949 à Hambourg.

Le prisonnier en détention préventive fait l'objet des mesures de sécurité suivantes :

- 1) interdiction de participer au service religieux,
- 2) interdiction de participer aux activités collectives,
- 3) promenade individuelle.

Pour les points 2 et 3 on se limitera à une interdiction d'une durée d'un mois. Ensuite la décision sera reconsidérée.

Motifs

Après la mise en application de l'arrêté du 12.7.1973 stipulant la suspension des mesures de sécurité ordonnées aupara-

vant, il s'est avéré que de nouvelles mesures de sécurité doivent être prises.

Le prisonnier trouble le service religieux du 12.7.73 en conversant à voix haute avec d'autres prisonniers et ignorant les divers rappels à l'ordre de l'aumônier. Il réclame le droit de profiter du service religieux pour prendre des contacts avec les prisonniers et discuter avec eux. Hoppe et les autres prisonniers ayant contribué au désordre n'obtempèrent pas à l'ordre de quitter la salle. Hoppe demanda mêmes aux autres prisonniers, sans grand succès il est vrai, de procéder à un vote afin de décider s'il devait se retirer ou non. Comme les autres perurbateurs refusaient de quitter les lieux, l'aumônier n'eut pas d'autre possibilité que d'interrompre la messe. Le comportement du prisonnier en détention préventive Hoppe constitue non seulement une grave infraction au règlement de l'établissement, mais montre aussi que Hoppe a tenté, en misant sur la solidarité des autres prisonniers, de protester publiquement contre les ordres répétés de faire silence et de les ignorer. Il est à craindre que le prisonnier en détention préventive tente de pousser les autres détenus à se révolter contre le règlement de l'établissement. Ces inquiétudes sont fondées sur le fait qu'il partage les idées des groupes de l'extrême gauche qui se sont donné pour but de combattre et de détruire l'ordre protégé par le G.G.³ — partout et par tous les moyens. Sur le fait, aussi, que le prisonnier en détention préventive n'a plus, comme par le passé, enfreint tout seul le règlement intérieur mais qu'il s'est ligué avec les autres détenus pour organiser un soulèvement commun.

Les mesures arrêtées sont indispensables. Les mesures décrites aux points 2 et 3 sont temporaires et seraient suspendues si le détenu donnait l'impression de vouloir à l'avenir respecter le règlement intérieur.

Le Président de la Grosse F.K. 7
von Gerkan
Juge siégeant au Landgericht

3. Grundgesetz : Loi fondamentale (Constitution de la R.F.A.).

Remarques

La décision précitée du 12.7.73 avait été prise notamment à cause des dommages physiques et psychiques qui avaient résulté d'un internement par isolement de plus de deux ans. Depuis la dernière décision, Hoppe est encore plus isolé qu'auparavant. Il est plongé dans le vide sonore : toutes les cellules situées à côté, au-dessus et au-dessous de la sienne restent inoccupées.

En ce qui concerne la démarche de Hoppe demandant aux autres détenus de voter pour décider s'il devait rester ou non au service religieux, demande qui serait restée « sans écho », il faut noter qu'aucun prisonnier n'a exigé qu'il s'en aille. Dans toutes les prisons, les services religieux ont toujours donné aux prisonniers l'occasion de prendre des contacts et de discuter entre eux.

TEMOIGNAGES DE PRISONNIERS

EXTRAITS DE LETTRES

Le chef écume l'Amérique. Les prisons et le marché des techniques de sécurité pour les prisons. Ce qu'il trouve bien on le construit ici. La « prison modèle » Klingelpütz est un bon exemple. Pas de meilleures conditions de vie pour les prisonniers, mais plus de sécurité pour l'ordre, le calme et la relégation. Le prévenu est une chose dans les dossiers, un numéro ; dans l'existence, un cobaye à la limite de la vie.

Les moyens : d'abord les techniques d'administration : cela va du psychiatre à la violence ouverte. Si celle-ci ne suffit pas, il y a, à la prison de Reinbach, une survivance du moyen âge à disposition : les oubliettes. Quinze jours d'obscurité par exemple.

Ensuite les techniques de construction : la prison est à 80 ou 90 % séparée visuellement et acoustiquement du monde extérieur (bâtiments bas, hauts murs, unités complètement fermées sur elles-mêmes, échelonnement : les gars difficiles au milieu, les autres autour). Les unités fermées sur elles-mêmes sont isolées les unes des autres, en partie visuellement, en partie acoustiquement. Chaque unité est comme une cage à lapin, deux étages — il n'y a pas de vis-à-vis et quand on regarde par la fenêtre de la cellule on voit le rouge monotone du mur arrière de la maison d'en face (tout est d'un rouge monotone). Cela évite d'avance les « conflits limités ». La taule est contrôlable, la rébellion plus facile à combattre. Contre les hommes, l'arme de l'isolement, la méthode Ossendorf.

Isolement. L'ensemble de la prison : tant de bâtiments séparés. L'ensemble du bâtiment : tant de cellules séparées. On peut encore augmenter cet isolement : stricte garde au secret. Refus d'accorder des faveurs. Refus d'accorder des droits reconnus. D'une façon générale : le meurtre à crédit. Pour la propagande : un émetteur dans la maison, Big Brother qui peut t'atteindre toujours et partout, même quand la radio de la cellule est arrêtée, même quand tu dors. Il y a eu huit suicides à Ossendorf cette année : huit meurtres.

La police de l'émigration, la justice, les flics ne sont que des complices.

La plus grande vacherie après mon arrestation : une fois en ma présence, une autre fois derrière mon dos, ils ont raconté à mes parents, mes deux sœurs et mon frère, ce que j'avais fait, ce que je pourrais avoir fait, ce qui pourrait encore arriver, ce que je pourrais empêcher. Bref, on torture ma famille dans le but de me faire parler. Les femmes s'effondrent et se mettent à pleurer. Toute la famille essaye de me persuader. Et je dois me taire devant tous les mensonges et les calomnies. (Mes parents croyaient aux autorités — ergo, tout ce que disaient les flics était vrai.) (En Iran, des parents (par exemple frère ou sœur) sont torturés physiquement pour forcer les prisonniers à parler (voir une « Lettre de prison » dans *Résistance*, N° 1, septembre 1972) tout à fait dans cette ligne un article dans le B.Z. me diffamant comme traître.)

En plus de cela, pendant cinq jours, toutes sortes d'obsta-

cles pour m'empêcher de contacter mon avocat. D'autres brigades pendant les premières semaines : pas de livres, pas de journaux les premiers dix jours, pas d'argent pour les besoins de base (tabac, etc.). Au fur et à mesure, ils renforcent les mesures de sécurité ; cadenas supplémentaire, la nuit un gardien devant la cellule et dans la cour un gardien armé. [...]

Au moment de mon transfert à Cologne, les « mesures de sécurité » ont été terriblement renforcées : lumière continue, grillage-moustiquaire devant les fenêtres, mesures disciplinaires (pour des vétilles, par exemple à cause de deux piles électriques que je n'avais pas le droit de garder mais qui avaient été négligées par les gardiens lors du contrôle d'entrée) ; fouille en allant et en revenant de la promenade ; pendant celle-ci, trois gardes, dont un armé ; manœuvres pour terroriser ma famille pendant les visites en nous faisant espionner par quatre flics ; ils m'ont enlevé ma radio malgré la permission donnée par le juge ; ils m'ont aussi enlevé mon thermo-plongeur... En gros voilà à peu près les faits.

La torture par l'éclairage continu, l'usage du grillage-moustiquaire

Lumière continue ; plus tard, à partir de janvier 1973, réveil toutes les heures. La torture résulte de la conjonction entre la situation d'isolement et la lumière continue avec réveil toutes les heures. « Les pensées sont libres », cela n'est vrai que sous réserve. Il faut pour cela un minimum d'autonomie physique et psychique. Si cette autonomie est réduite par la lumière continue et le réveil toutes les heures, par exemple, l'existence se réduit à la simple respiration. De plus, l'éclairage continu combiné avec le réveil nocturne est l'expression d'un pouvoir de domination totale, c'est l'usure du combattant par la démonstration permanente de la « toute puissance » du système impérialiste. Si cette permanence du contrôle est dirigée contre le prisonnier — tactique d'usure du foyer de guerre civile couvant à l'intérieur du prisonnier — le grillage moustiquaire est un moment de l'encerclement du prisonnier, le point sur l'i de l'isolement.

La torture larvée

La torture comme somme de petits terrorismes : la promenade, attaché — l'inspection quotidienne et méticuleuse de la cellule — le palpé à chaque sortie de cellule, etc. Cela aussi c'est de la torture, mais celle qui ne fait pas de gros titres.

La violence nue

La nouveauté, ça a été la brutalité : deux flics font irruption dans la cellule et m'attrapent par le bras ; avant même que je puisse me rendre compte de ce qui m'arrive, ce type de la « Soko »¹ qui a un défaut de prononciation est devant moi et veut lire une décision du tribunal. Je me laisse tomber et pendant ce temps la cellule se remplit de matons (l'un est armé d'une matraque, les autres sont pour la plupart des « armoires »). La suite est difficile à décrire. Pendant qu'ils me ligotent, celui qui a la matraque me frappe le genou et la jambe gauche, un autre essaie de me briser la nuque ; je me fais tout à fait l'impression d'être une grosse hélice entourée de cinq petites (les cheveux). Les menottes sont serrées jusqu'à l'os. On me traîne au cachot et on me jette sur le bas-flanc. Le type de la Soko essaie toujours de lire son papier. Je gueule : « Je m'en fous ! Fous-moi le camp, rat ! » La réponse ne se fait pas attendre, il me relève en me tirant par les menottes qui se serrent si fort que je hurle, et il me rejette tête la première sur le bas-flanc. Quelques temps après ils me traînent chez le coiffeur. Pendant qu'on me coupe les cheveux, la barbe et les favoris, j'entends des cris horribles qui viennent d'une autre cave. Facile à deviner : Ulrike ! On me tord le bras et j'avance de mon plein gré. D'abord je dois retourner dans la cellule. Les pieds et les mains attachés, les menottes toujours au poignet, j'arrive enfin dans la salle où dix témoins attendent que je fasse mon entrée. On me photographie. Ils m'ont arrangé une coiffure

1. Sondekommision « Baader-Meinhof » : groupes policiers spécialisés dans la lutte « anti-terroriste ».

comme jamais de ma vie. Pour sûr je n'ai jamais eu cette gueule-là, que ce soit avant ou après mon arrestation.

Toute l'affaire se joue entre environ 10 h 30 et 12 h 30. Tous ceux de la Soko qui voulaient m'interroger sont là, sauf W. Pour la prison il y avait S. et la clique des inspecteurs et évidemment un paquet de matons.

Résultats : c'est enflé à la place des liens. Le dessus de la main est encore insensible (les nerfs sont engourdis). Quand je bouge la tête ça craque et ça fait mal. Sur le crâne, j'ai une bosse.

*
**

L'arrestation

« T'as eu de la chance que Schorsch ait eu la main sûre. »
Quatre journées d'identification.

Défilé des auxiliaires « neutres » : curé, médecin.

« Vous pouvez tranquillement me... » — « Ce que vous dites ici reste entre nous... »

Expérience : ne pas « céder » d'un pouce, pas de cigarette, pas de café, rien. Car de toute façon, on ne voudrait pas les voir. A chaque « faiblesse » ils croient déceler une piste possible, ils reviennent, ils recommencent. Chaque mouvement humain est perçu, à cent pour cent, comme une faiblesse, dans la cervelle d'un flic ; ils ne peuvent plus penser autrement.

Le quatrième jour, ma mère est amenée par quatre flics pour m'identifier. T. en personne se plante entre nous, nous interrompt : « Vous ne pouvez qu'améliorer votre situation... » etc. Il veut commencer un interrogatoire, je l'ignore. Il nous interrompt de nouveau. Je l'engueule : « la ferme ». Il bondit de sa chaise, se rue sur moi comme s'il voulait me frapper. Se rend compte que cela pourrait nuire à sa réputation auprès de ma mère, le bon oncle qui ne veut que mon bien.

Moi : « C'est toi ou moi ». Je me lève. Il sort et me laisse seul avec elle. Pas étonnant, elle l'appelait tous les mois pour lui demander s'il n'avait pas encore de mes « nouvelles » ou des trucs de ce genre.

Il n'arrive pas à faire des photos ressemblantes et pas du tout d'empreintes digitales. Au téléobjectif, le pull remonté, le col de manteau dressé etc., de l'extérieur de la cellule... Ils vous arrachent la tête en tirant les cheveux. Puis : les yeux fermés, faire des grimaces. Tu peux être sûre d'une chose : bien que leur étant totalement livré, tu ne feras rien volontairement, ils n'auront rien de toi. Du fait de cette fermeté tu es toujours aux aguets ici en taule : d'où viendra la prochaine attaque ? Ils peuvent tout faire avec toi ; en dehors de la machine il n'y a rien.

Il est bon d'écrire. De tout noter. De comprendre, de définir tout ce qu'ils font avec toi, chaque saloperie, chaque ruse, de façon à émousser à chaque fois le tranchant de leurs armes.

L'anesthésie forcée

« Ils viennent me chercher dans la cellule vers 6 heures. Cellule sèche. « Vous devez rester à jeun. » Je n'ai pas compris pourquoi. Bêtise ? Je ne sais pas exactement. Je crois que d'une certaine manière je ne voulais pas le savoir. Je ne peux pas l'expliquer exactement. Je ne peux que dire que je n'ai jamais réussi à m'imaginer ce qu'ils me feraient la prochaine fois, après m'avoir de nouveau menacé « d'utilisation directe de la violence ». Ce qu'ils ont fait. Je me suis fait apporter un livre.

Ensuite le service de santé. La table gynécologique pour s'allonger. Partout des liens de cuir, trente-quarante centimètres de large. Je suis debout, face à cette chose. Derrière moi deux « armoires à glaces », surveillent la porte. Devant moi trois flics, un médecin, la « sœur ». Ils papotent tous. Je m'imaginais qu'ils veulent m'attacher afin d'avoir huit mains de libre, de façon à amener mes mains en position pour prendre mes empreintes digitales. (Auparavant ils avaient essayé, sans succès, à cinq, sans me lier, pendant des heures.) Je ne sais pas du tout ce qu'ils ont pu raconter. Je réfléchis fébrilement à ce qui va m'arriver. Ils se précipitent sur moi, me jettent sur la chaise. Je donne des coups de pieds autour de moi. Après m'avoir attaché les jambes et la taille, quelqu'un, venant par derrière me prend la tête et la presse vers le bas, me collant au même moment le masque d'anesthésie sur la figure. Naturellement ma respiration est très forte. J'ai peur de mourir, je veux rester

éveillée, me raidis contre les liens, ce qui fait que je respire plus fortement encore ce truc.

Je me réveille dans une chambre de malade. Le brouillard. Ils sont autour de mon lit. En ce qui les concerne, les matons, pas de désorientation. J'ai compris tout de suite : des flics. Mais il m'a fallu un moment pour comprendre comment j'étais arrivée sur ce lit de malade. J'ai dû leur demander, car je ne comprenais pas ce qui était arrivé. Je vais aux chiottes, à mi-chemin je vomis dans un lavabo. Le porc avait triplé la dose d'éther. Le soir encore ils devaient me soutenir, je voulais toujours sortir du lit dans mon brouillard. Je ne pouvais plus bouger la mâchoire, le cou était égratigné. Ils restaient sur place pour m'empêcher de sortir. Je disais toujours vouloir retourner dans la cellule.

Puis il ont voulu causer. Je n'ai pas échangé dix phrases avec eux pendant ces dix semaines. Pas un mot. Je n'ai pas parlé avec les gardiennes, dès le début ; après j'en avais encore moins envie. Je ne *pouvais* par parler avec elles. Je connais toutes les savantes analyses, « leur situation est aussi contradictoire » etc., et les analyses sont justes. Leur limite : ces analyses ne comprennent pas que justement ces contradictions sont instruments de terreur — du moins dans certaines situations. Non, *toujours*. Elles te désarment. C'est évident : les contradictions institutionnalisées, arrangées pour affaiblir la victime de l'institution, la désarmer, et lui enlever la haine. Et la *haine* contre les porcs est la seule forme que prend la vie en taule.

Tu remarques comme il est important de ne pas parler au fait qu'ils fêtent chacun de tes mots comme une victoire — en réalité comme soulagement de leurs consciences de tortionnaires et d'assassins. Tu les aides à porter une partie de leur responsabilité, tu dois te faire leur complice. Tu dois leur montrer ton accord avec tes propres tortures. Ils veulent la victoire totale — et comme cela ils l'auraient. Et justement cela tu le *sais* et tu comprends entre autres choses, peut-être pour la première fois, ce que les savantes analyses ne savent *pas*.

Après deux semaines ils m'apportent des livres sans que je leur demande. Ils m'amènent chez le médecin parce que je ne parlais pas. Je n'ai parlé avec eux que lorsque (après mon transfert) j'ai pu parler avec d'autres détenus par la fenêtre. Là, cela était possible. Pourquoi ? Parce que la lutte prend une

autre direction, parce que les contradictions redeviennent importantes dans ce contexte différent.

On raconte de M.C. dans le bled (Aichach) que leurs voisines ont demandé aux gardiennes si l'on réinstaurait le système des camps de concentration. Elles ont expliqué à M. qu'elles ne savent pas à l'avance ce qu'elles feront. Elles doivent exécuter. La question de leurs voisines leur était désagréable car elles voulaient sortir de leur réputation de geôlières. *Inspecteur social !*

La taule

Aichach est une vieille prison. En forme de croix. D'une tour ronde vitrée, à la hauteur du premier étage, il est possible de voir tous les couloirs de cellules. Il n'y a pas de plofonds, on marche sur un bâti en fer.

Dans la tour même il y a une cellule de sécurité, la veilleuse toujours allumée, sans interrupteur. Un haut-parleur que l'on ne peut entendre plus d'une demi-heure sans que la tête se mette elle aussi à vibrer. La cellule n'ayant pas d'interrupteur il faut appeler la gardienne si l'on veut entendre les informations. Les deux cellules voisines sont destinées à emmagasiner du papier hygiénique et autres articles de nettoyage, elles sont donc vides. Les cellules en dessous et au-dessus aussi sont vides.

A l'heure de la bouffe, un tabouret est mis devant ma cellule, trois gamelles, un couvert en plastique. Le maton se place à côté du tabouret. Les filles de service s'amènent avec la casse-rolle ; remplissent les gamelles, disparaissent au coin, cinq mètres plus loin. La trappe s'ouvre, la bouffe y est jetée, le couvert aussi. Une demi-heure plus tard elles reviennent chercher la bouffe et le couvert. Le tabouret aussi est enlevé.

Avant que je sorte de la cellule, un gardien de la section des hommes est toujours appelé. Les couloirs sont évacués, du fait que les prisonniers veulent me voir, ils épient par les fissures.

Dans la cellule un lit de fer rabattu le jour. Deux planches faisant office de table et de banc, sont détachées du mur. La fenêtre, la partie inférieure à deux mètres cinquante du sol —

un long bâton pour éteindre la lumière. Du verre canelé. Pour regarder par la fenêtre sur la cour, ou sur le bâtiment des hommes qui se trouve en face, il faut grimper sur l'armoire boîteuse. Dans la liste des actes punis par le règlement interne on peut lire « est monté sur l'armoire ».

Le gros mec style patron, vient une fois par semaine et me dit que je dois avoir un « ordre féminin ». Comme il ne me donne pas de grand balais, j'arrête au bout d'une semaine et demie de le réclamer. La bouffe étant immangeable, je refuse de nettoyer les gamelles.

Une fois par semaine quelques bonnes femmes passent devant ma fenêtre pour la promenade (à sept heures du matin), elles y tapent et trois ou quatre me saluent du poing ou font le signe de la paix. Les gardiennes d'esclaves les chassent très rapidement.

Je me réjouis, comme s'il s'était passé quelque chose. »

*
**

Une autre taule

« (...) La taule est un bâtiment moderne avec toutes les caneries possibles ; autrement dit, construit selon les toutes dernières découvertes de la torture. Il est possible d'isoler tous les prisonniers les uns des autres. Chaque cellule est fermée sur elle-même : aucun contact par le corridor, vers le bas etc... Les cellules d'à côté et d'en dessous ont été transformées en débaras : aucun contact non plus dans ces directions. Des grilles en béton, et chez les prisonniers politiques il y a en plus une grille métallique contre les mouches. Les fenêtres (fenêtres à bascule, vitre incassable) peuvent s'ouvrir de la largeur d'une main. D'où, mauvaise lumière toute la journée (du néon) et mauvais air : toute la journée, mal de tête. Le cellule contient : un lit de fer, un casier métallique, une chaise, une table, un W.C., un lavabo, un haut-parleur, un radiateur, et les tubes au néon, qu'on peut commander soi-même de 6 h à 22 h. Grandeur : environ 2 m sur 4 m. Les réclamations à cause de la lumière et de l'air restent sans réponse.

Emploi du temps quotidien

La porte de la cellule s'ouvre cinq fois par jour. Toujours aux mêmes heures. Petit déjeuner, temps libre, distribution des journaux, déjeuner, dîner. On peut régler sa montre de cette manière. Jamais de changement. Rhythme meurtrier qui vous tape sur le système. L'heure libre, quand elle a lieu, est à 7 heures du matin. Seul avec trois matons, non armés (du moins je ne vois pas d'armes). La cour de promenade est au bout du monde, dans le coin le plus retiré, d'ailleurs tous les prisonniers travaillent. Le vendredi, douche seul sous surveillance. Auparavant, fouille complète. Pendant ce temps-là, la cellule est mise sens dessus dessous. Le mardi, on a un ticket d'achat où il faut faire une croix devant les choses dont on a besoin. Ce qui n'est pas inscrit sur le ticket, on doit le commander à part. Les autres prisonniers peuvent faire leurs achats eux-mêmes et choisir eux-mêmes. Tous les trucs sont vachement chers. On nous traite selon toutes les règles de l'exploitation (p. ex. une livre de pommes : 80 Pfennig, env. 1,50 F).

Les journaux

On ne peut pas appeler ça des journaux. Ils sont déchirés à qui mieux-mieux. Ils pourraient venir directement du marchand de chiffon. En général, les articles les plus importants manquent. Strack dit que tous les articles qui touchent d'une manière ou d'une autre les procès de la R.A.F. doivent être découpés pour la sûreté de la procédure. Il semble qu'il y a toujours et partout des procès contre la R.A.F. — car il y a tous les jours des articles découpés. A l'occasion d'une comparaison j'ai pu vérifier qu'il manquait des articles qui n'avaient absolument rien à voir avec la R.A.F. Pure brimade, donc, destinée à nous désorienter.

Journaux de gauche

N'en vois pas la couleur. J'ai une permission pour trois journaux de gauche, commandés il y a trois mois déjà. Jusqu'à

aujourd'hui je n'ai encore rien reçu. Le flic de la sécurité fait chaque fois des difficultés : ou bien l'expéditeur ne correspond pas parce que son nom est écrit à la main ou bien une quelconque invention. On veut à tout prix empêcher que je sois au courant de ce qui se passe au dehors : désorienter et démoraliser. Qu'ils aillent se faire foutre. Les réclamations sont absolument inutiles. J'en ai déjà fait en masse. Toujours le même refus cynique. (La réclamation pour la fenêtre a été rejetée « pour que je ne tombe pas par la fenêtre ».) Il en est de même pour tout.

Commande de livres

Au bout de six mois j'ai reçu pour la première fois des livres, quoiqu'ils aient été autorisés depuis longtemps. J'ai donné au flic de la sécurité une liste de bouquins qu'il accorda et promit de commander. Quand, au bout de quatre mois, aucun des livres n'était encore là, je me suis inquiété. Tout à coup, le même flic me dit qu'il fallait que je les commande moi-même. Ce que j'ai fait. Pourtant il a renvoyé les livres parce qu'ils n'étaient pas « autorisés ».

Courrier des avocats

C'est la première fois que le courrier de mon défenseur a été ouvert par Strack ou par l'avocat général, quoiqu'il ait été distinctement écrit dessous : Courrier de la défense. Ils essayent ainsi d'avoir des informations qu'ils n'obtiennent pas de nous parce que l'on ne veut rien avoir à faire avec ces saloperies d'impérialistes. Il semble qu'ils regardent notre courrier depuis ces derniers temps seulement. La semaine dernière ils ont saisi une lettre de B. sous prétexte qu'il n'y avait pas (malgré l'en-tête) de courrier de la défense à l'intérieur. B. a porté plainte contre cela pour non-respect du droit, etc... Ils font tout pour rendre notre défense impossible. Dans d'autres prisons, les avocats peuvent aller et venir en semaine quand ils le veulent. Ici impossible. Les heures de visite sont réglées par les matons. Il va sans dire qu'elles ne suffisent pas. En outre, on doit se

déshabiller complètement avant et après chaque visite de l'avocat. Pendant ce temps-là la cellule est passée à la loupe.

Courrier et visite

Aussitôt après mon transfert de Hambourg, il y eut pour moi un arrêt du courrier et des visites, à l'exception de la famille. Vraisemblablement mon frère n'appartient pas à ma famille, car ils l'ont vachement couillonné. Il a d'abord dû attendre des heures pour l'autorisation. Et quand il l'a obtenue enfin, le temps de visite était terminé. Et il a dû s'en retourner sans avoir « accompli sa mission ». La réclamation que j'ai déposée à la suite de cet incident n'a jamais été prise en considération. Je n'ai plus eu de visites depuis juin dernier. Le courrier à ma famille est repoussé de semaine en semaine et non transmis parce qu'il est diffamatoire ! La diffamation consiste dans le fait que j'écris à mes parents qu'on fait des expériences sur les prisonniers politiques pour voir combien de temps un homme supporte la terreur fasciste. Ceci est un fait objectif qu'ils veulent cacher à l'opinion publique.

La confrontation

C'est de la rigolade. Deux jours avant, la « Soko » (commission spéciale) est venue pour me dire qu'il fallait que je me fasse couper les cheveux et la barbe. J'ai refusé. Peu après, ils sont venus à plusieurs et m'ont traîné chez le coiffeur. J'ai encore refusé car ils ne m'avaient montré aucune décision écrite de ce genre. Ils me sont alors tombés dessus ; l'un d'eux me ligotait, l'autre me tirait par les jambes, puis ils m'ont attaché les mains à la chaise, m'ont pris la tête en tenaille et ont serré. Je ne pouvais rien faire. Après cela, je ressemblais naturellement à l'image qu'il leur fallait de moi : le coupable. En tout cas, je n'avais jamais eu cette tête-là auparavant. Deux jours après, la confrontation. D'abord les mains liées derrière le dos, traîné ensuite dans un grand gymnase aux portes duquel étaient installés des flash, qu'ils ont fait fonctionner jusqu'à

ce que je ne puisse plus rien voir. Puis il m'ont traîné au milieu de la salle, et j'ai dû rester là trente secondes debout. Ça n'a pas été difficile aux gens d'identifier un type à qui on avait attaché les mains dans le dos et qu'on avait « arrangé » à « leur goût ». La procédure fut renouvelée deux mois plus tard.

Les transports

De Hambourg à ici : j'ai été conduit les mains dans le dos à Fuhlsbüttel en auto, de là par hélicoptère. J'ai tout le temps été ficelé au sol, comme un chien. Les types de la « Soko » n'ont fait que rire de mes réclamations. »

LA GRÈVE DE LA FAIM

8.5 Début de la grève de la faim. Revendication aux flics de la sécurité : fin de la torture.

10.5 Première tentative de division des matons. M. et K. ont soi-disant arrêté leur grève. Mensonge. Les matons veulent un peu trop vite lâcher du lest. Je m'en fous. Du 10.5 au 13.5 on a le soir du cacao sucré. Sinon une ou deux fois du thé. D'où refus des boissons.

14.5. Pour la première fois visite d'un « docteur ». Consultation refusée. Ce n'est pas la grève qui est la cause de la maladie, mais la torture. Donc ce n'est pas la grève qu'il faut supprimer mais la torture. « Arrêtez la torture, ensuite en bouffera. »

15.5. Le « médecin » vient à 6 h 30. Il veut me surprendre dans mon sommeil. Et en profiter pour se faciliter la tâche. (En général, le « médecin » vient toujours à 9 h.) Refus de la consultation pour les mêmes raisons.

18.5. Le « médecin » revient avec une suite nombreuse (trois types en blouse blanche et cinq en vert.) D'abord refus de la consultation, ensuite autorisation de prendre la tension

(elle est, paraît-il, inférieure de 80 à la normale). Première menace de me forcer à manger avec une canule. Sorte d'intimidation. Il veut voir comment je réagis. Rien.

19.5. Transport à Berlin (pour le procès Kunzelmann). A 11 heures. L'établissement file de la bouffe aux flics. Blabla dans l'avion pour me convaincre de bouffer. (« Mais mangez donc, les autres le font aussi, en secret, personne d'autre que nous ne le verra, nous ne vous trahirons pas. ») Première tentative d'interrogatoire par provocation. Ils perdent leur temps (« On parle pas à ces gens-là »). Arrivé à Berlin l'après-midi. Là, aucune réaction à la grève de la faim jusqu'à mercredi, si ce n'est l'essai de nous aguicher avec des trucs comme des oranges, des yaourts, de la viande, etc.

23.5. Retour ici le mercredi après-midi. Suis tout de suite réquisitionné par le « médecin » et son assistant flic. Ils veulent me forcer à la canule, sans décision du tribunal. Refusé.

25.5. Premiers symptômes. Douleurs aiguës à l'estomac et pisse brune. Venue du « médecin » — renvoyé. Le soir, de nouveau du cacao sucré, refusé.

26.5. Douleurs à l'estomac de plus en plus aiguës. Mes jambes sont comme paralysées. Accès de vertige. Je peux à peine me tenir sur mes deux jambes. Le soir, de nouveau du thé sucré — refusé.

27.5. Venue du « médecin ». Renvoyé. La nuit, violentes douleurs d'estomac. Je bouffe une verre de confiture. Ça va mieux.

28.5. Je bouffe petit déjeuner et déjeuner. Sch. (maton) court raconter à toute la taule et à K. et M. que j'arrête la grève. Qu'ils aillent se faire foutre. Mensonge. Sch. veut pousser de cette manière les autres grévistes à arrêter. Ils avaient fait de moi le noyau de la grève. Ils voulaient transférer M. à Karlsruhe. Pendant ce temps, c'était chez moi les grosses propositions : ils voulaient me convaincre de suivre un examen « intensif » (ils parlaient de test pour le foie, d'électrocardiogramme, de radio). Ça voulait dire que je devais quitter la prison. Pour où ? Facile à deviner. (Cf. Hausner.) Mais comme j'avais interrompu la grève plus tôt, la consultation n'était plus aussi importante. Ça montre clairement leur intention. Il y a là un lien direct avec le transfert de M. On est soi-disant les grévistes les plus désa-

gréables et ils veulent nous envoyer à l'asile. « L'asile pour les révolutionnaires. »

31.5 Le « médecin » passe déjà à 6 h avec une sonde et sans décision du tribunal, pour une « consultation ». Refus. Le soir, à nouveau ce thé sucré dégueulasse. Refusé.

1.6. Me sens faible. Peux pas tenir sur mes jambes. Je suis tout de suite saisi de vertige. L'après-midi, arrivée de la décision de m'administrer de force la nourriture. C'est Strack qui l'apporte. (Elle est datée du 24.5. — elle a mis un temps inhabituel pour parvenir jusqu'ici — intentionnellement. Les matons voulaient sciemment me laisser ainsi « gigoter ».) Le soir je me suis effondré en voulant éteindre la lumière. J'avais par à-coups. Ils doivent savoir qu'un homme qui vit habituellement de pain et d'œufs ne peut pas faire une grève d'un mois sans se détruire.

(Je bouffe pas beaucoup car cette bouffe pleine de graisse me dégoûte. Elle me donne envie de dégueuler.)

3.6. Pour la première fois la sonde. Procédé vachement brutal. Le type a fait ça si brutalement que la sonde n'a pas pu passer par le nez. Ça a saigné toute la matinée. (Blessure des muqueuses). Ensuite il a fallu passer la sonde par la bouche. Ça allait mieux mais c'était pas encore ça. Ça me donnait envie de vomir.

4.6. Le « médecin » est venu à 9 h. Je me suis laissé, « de mon plein gré », nourrir de force. Quoiqu'à la suite de la terreur de la veille, j'aie eu encore le nez blessé, le « médecin » voulait absolument me faire passer la sonde par le nez. Toujours des chicaneries. Je lui ai demandé si c'était plus facile par le nez ou par la bouche, il m'a répondu : par la bouche.

5.6. Le « médecin » vient à 9 h. Veut de nouveau me nourrir de force. Refus. D'abord, parce que j'ai besoin de rien, ensuite, parce que je veux pousser le mécanisme à fond, comme ça a été fait la semaine dernière avec M., pour voir ce qu'ils font. Je crois qu'ils ont l'intention de me faire un « examen intensif » — c'est-à-dire m'envoyer à l'asile psychiatrique. Hier, Sch. m'a volontairement donné l'information suivante qui m'a étonné. Il disait que l'aumônier était intervenu en notre faveur et que quelque chose changerait bientôt. Mais quoi ?

Dans les endroits où l'on n'arrive pas à instaurer la torture par l'isolement, parce qu'il y a trop de prisonniers politiquement

conscients et pas assez de cellules d'isolement, les flics et les geôliers se rabattent sur les méthodes fascistes bien éprouvées : coups et injections pour ceux qui se défendent le plus, menaces, intimidations, punitions collectives pour les autres.

Le 28.4.73 on a appliqué dans la prison de femmes de la Lehrterstrasse des méthodes de camp de concentration.

Ça commence comme ça :

La camarade I.V. souffrait de troubles de la circulation et risquait à chaque instant de tomber en syncope ; elle demanda une infirmière pour avoir la permission de prendre l'air pour quelques minutes, elle savait qu'après elle irait mieux. L'infirmière se rendit bien compte qu'elle allait mal mais lui refusa l'autorisation de sortir en lui proposant à la place des pillules, que I. naturellement refusa.

M., une des pires gardiennes, arriva à la rescousse et fit remarquer à I. qu'elle poussait et que de toute façon elle voulait recommencer à semer la merde. I. eut alors une crise et tomba dans les pommes. Les gardiennes la traînèrent dans sa cellule. Quand elle revint à elle, elle vomissait et saignait du nez, elle en avait ras le bol d'être traitée comme une chienne, elle se mit à démolir sa cellule et à foutre ses fringues par la fenêtre ; elle s'arrêta au bout d'un moment et s'allongea sur son lit ; au moment où elle allait s'endormir quatre ou cinq matons venus exprès de Moabit, lui tombèrent dessus, l'enchaînèrent et la traînèrent au cachot.

Ils avaient serré les chaînes à tel point qu'I. en eut les bras et les jambes blessés, ils la frappèrent aussi dans les reins et au sexe. Malgré sa syncope, on l'enferma au cachot, trou sans air et sans lumière où il faisait plus de trente degrés ; elle y resta jusqu'au lendemain matin, lundi, et ne reçut aucun soin.

Une autre camarade, K.H., avait appris en gros ce qui était arrivé à I. et déclara à la gardienne qu'elle voulait la voir. Elle n'en reçut pas l'autorisation. Elle alla voir V.B. dans sa cellule pour discuter de l'affaire. En revenant à sa cellule, elle discuta avec la gardienne sans que ça dégénère en bagarre. Les matons lui tombèrent dessus, la passèrent à tabac, lui donnèrent des coups de pied et l'enchaînèrent sauvagement aux bras et aux jambes. Un des flics lui enfonça un torchon mouillé dans la bouche, un autre la ficela dans une couverture où elle faillit étouffer. L'un d'eux demanda une seringue et on lui balança

une piqûre bien qu'elle se débattît ; c'était un puissant anesthésiant car elle s'évanouit aussitôt et ne revint à elle que quatre ou cinq heures plus tard. Elle avait des bleux aux jambes et aux bras, le visage enflé, mal au crâne, et elle vomit. Son bras gauche était complètement paralysé et l'est encore aujourd'hui.

V.B. avait également exigé de voir I., ce que les bonnes femmes refusèrent. Elle donna alors des coups de poing contre la porte ; un groupe de matons se précipita dans sa cellule et lui cogna la tête contre le mur. Pendant que trois flics la tenaient, le quatrième la frappait avec une serviette mouillée et nouée : ça ne laisse pas de trace. Le même flic, la tirant par les cheveux, lui bourra le visage de coups de poing. Les autres l'enchaînèrent en serrant à bloc, la balancèrent sur son lit et se jetèrent sur elle de tout leur poids, si bien qu'elle faillit étouffer. Pendant ce temps-là, les gardiennes vidèrent la cellule et une infirmière lui planta une seringue de tranquillisant dans les fesses. Elle s'évanouit et se réveilla neuf heures après. La camarade A.R. qui avait appris cette saloperie et qui évidemment protesta aussitôt, eut droit elle aussi à une piqûre dont elle ressentait encore l'effet deux jours plus tard.

Les autres prisonnières qui se mirent à crier, à hurler et à tambouriner aux portes, eurent droit elles aussi à l'expédition punitive envoyée par la directrice. Le repas fut distribué par quatre à cinq gardiennes protégées par trois ou quatre flics. La promenade, la télé, ainsi que toutes les occupations à l'extérieur des cellules furent supprimées à la plupart des prisonnières. Entre temps, un grand nombre d'entre elles fut puni par la direction.

*
**

LETTRE DES PRISONNIERS POLITIQUES AUX AVOCATS

« *Ne plus rien avoir à perdre.* »

Cette phrase est de l'or en ce qui concerne les individus. Personne, à part les quelques paysans, les ouvriers avec leur petit lopin de terre à la campagne, personne en dehors

des salauds n'a plus aujourd'hui une vache ou un potager, même pas un morceau de pain qui viennent d'autre chose que du travail salarié, que celui-ci soit productif ou bien même improductif. Chacun vit de la main à la bouche, il n'y a plus, en tout et pour tout, que des prolétaires d'un côté et des capitalistes de l'autre, plus leur armée de larbins managers, politiciens, journalistes, etc. Autrement dit, il n'y a plus *un seul* homme qui ait quelque chose à perdre en dehors de ses chaînes ; historiquement, voilà tout simplement la situation. Mais rien n'attache autant, justement, que ces chaînes : la consommation, les relations humaines, la famille et Brahms, les histoires de cul, le microcosme dans les cages à lapin, les exercices de voltige sur l'échelle du prestige, les carrières de la peur, les espoirs réifiés, la relation passive à la maladie, les projets de vacances, les dettes ; et le premier pas vers — le cas échéant, dans — l'action révolutionnaire, c'est de se dégager de tout cela. Ceux dont vous dites ou qui disent d'eux-mêmes qu'ils n'ont plus rien à perdre, ont effectivement déjà gagné quelque chose : ils se sont rendu compte que les chaînes enchaînent et rien de plus, ce qui est déjà, au niveau de la prise de conscience, une lueur de liberté. Le « rien n'avoir à perdre que ses chaînes » de Marx est une déclaration historique-matérialiste au sujet de la classe. Reportée aux individus la phrase n'est qu'une idiotie. L'identité révolutionnaire ce n'est justement pas l'individu nettoyé, débarrassé de tout, mais celui qui a déjà gagné quelque chose : la conscience dont, à condition que la résistance s'y ajoute, découle la liberté d'action et, par l'action collective seulement, la possibilité de faire usage des deux. Reconnaître qu'on n'a « plus rien à perdre », cela signifie avoir déjà réalisé l'une des conditions nécessaires pour avoir plus — jusqu'à ce que l'on ait *tout*.

Si vous croyez ce que vous dites, si vous trouvez la merde insupportable, alors qu'est-ce qui vous retient ? Mais le problème est justement que si peu de choses avancent, ou même démarrent, bien que les signes du temps soient à la révolution et à rien d'autre.

« La prison est partout dans le système. »

La prison est bien ce qu'il y a de pire pour tous les hommes. Celui qui est là-dedans ne peut vouloir qu'une chose, en sortir et on ne peut absolument rien dire contre cela. Dehors c'est *la rue...* Accumulez, accumulez ! C'est là la loi de Moïse et des prophètes, et pas : détruisez, détruisez.

Mais la prison a pour *but* la destruction, la discipline, la terreur ; la prison est une partie vitale du système, mais justement une *partie*. Le camp de prisonniers dans la guerre de la bourgeoisie contre le peuple, autrefois nécessaire pour forcer le peuple dans les centres d'accumulation, et amener enfin l'histoire au point où *l'on peut se passer de lui*. Voilà la raison du « nouveau fascisme », voilà pourquoi il y a de plus en plus en plus de résistants et de moins en moins de « lumpen » en prisons.

Le principe de la guerre de peuple, c'est la supériorité à long terme de la volonté révolutionnaire des masses, contre la supériorité technique des mercenaires. La prison c'est ce principe poussé à l'extrême : tant de flics par prisonnier, le monopole des armes, l'accumulation (impossible partout ailleurs) de matériel logistique en rapport avec le nombre des prolétaires. Serrures, verrous, serrures de sûreté, grilles, murs, talkie-walkies, autos, portes d'acier, pistolets mitrailleurs, plus la guerre psychologique.

Si partout dans le système on était confronté à *cet* appareil, on n'aurait pas besoin de former l'armée rouge. Les porcs auraient raison ; seuls quelques fous malades auraient d'autres idées en tête que le suicide.

Si les gens dans le « Märkischen Viertel »⁴, à l'usine, au bureau, reconnaissent : « Mais c'est une prison », alors c'est une métaphore pour l'absence de vie, la volonté de sortir, de ne plus supporter le despotisme des porcs, de ne plus danser sur leur musique. C'est ainsi que l'on commence à penser en communiste.

Mais si l'on s'endort sur cette prise de conscience, alors elle devient fausse. Parce qu'avec un nouveau nom on n'a rien

4. Grand ensemble à Berlin-Ouest.

gagné. Parce qu'il s'agit de changer le monde et que pour cela les différences de terrain sont très importantes. La phrase « partout dans le système c'est la prison » célèbre le terrain de l'ennemi au lieu de l'occuper pour l'anéantir.

La nuit tous les chats son gris, partout c'est la prison, cela c'est la nuit de la philosophie, la théorie sans la pratique qui ainsi devient très vite fausse.

Le fait qu'ils nous aient privés pour le moment de notre capacité d'action ne doit en aucun cas faire oublier qu'il ne s'agit pas d'interpréter le monde d'une manière nouvelle, mais d'agir. Et ce qui définit la situation c'est la défaite de la gauche dans la défaite de la R.A.F. Evidemment, la révolution « est la seule forme de guerre ou la victoire ne peut être préparée que par une série de défaites ». Mais si nous nous contentons de répéter la formule débile « partout dans le système c'est la prison », alors les porcs continueront leurs saloperies pendant deux mille ans.

A propos de « la taule c'est la torture » et à propos justement de la torture.

Si les protestations contre la torture peuvent avoir une fonction, alors que ce soit celle-ci : protection de l'initiative révolutionnaire, de la gauche anti-impérialiste en train de s'organiser effectivement contre des moyens et des méthodes précis pour forcer les gens à parler. La vie et la santé des prisonniers sont comprises la dedans.

Evidemment la taule c'est la torture comme la chaîne, comme tout cela. Seule la violence peut nous en tirer. Seule la violence nous libérera.

Les associations pour les droits de l'homme (Amnesty International, etc.), peuvent se charger d'une fonction politique concrète, mais il ne s'agit pas seulement de dénoncer l'inhumanité de la chaîne et des cadences, il ne s'agit pas de dénoncer l'inhumanité de la prison ! RIEN NE PEUT REMPLACER LA LUTTE ARMÉE.

Il ne s'agit pas du tout non plus de « redéfinir le concept » mais il faut faire savoir publiquement que l'on torture dans les prisons de la R.F.A. Il faut sensibiliser l'opinion à la tor-

ture, faire connaître les nouveaux moyens sans oublier les anciens. Et Amnesty un jour ou l'autre comprendra que le capital n'opère pas sans la justice et que les combattants révolutionnaires en Angola n'opèrent pas sans les combattants révolutionnaires en R.F.A. Alors il risque d'y avoir pour Amnesty quelques « crises » parce que cette prise de conscience les contraindra à faire quelque chose comme un pas qualitatif, parce que la contradiction entre capitalisme et droits de l'homme leur pétera à la gueule. Vendre la souffrance en se parant du nom prestigieux « d'antifasciste » — ce qui est d'ailleurs tout à fait en accord avec l'idéologie autorisée et même souhaitée par le système — sera alors un peu plus difficile. Parce qu'il s'agit-là de la lutte du prolétariat, du front des forces populaires sans lesquelles le prolétariat ne peut combattre son anéantissement, ni les droits de l'homme être arrachés.

La torture. Le mot est pourtant clair : dépasser les limites de la capacité de souffrance des hommes, anéantir les prisonniers physiquement et psychologiquement.

Là où c'est le cas, le bavardage doit cesser. Parler encore à ce moment-là des souffrances c'est une fois de plus faire bon marché des prisonniers.

Il y a la littérature sur la torture, du point de vue des salauds, des tortionnaires : le sadisme. Du point de vue des victimes : le « kitsch ». Il y a peu de chose écrites effectivement du point de vue des victimes (par exemple Henri Alleg en 1958 sur la torture en Algérie : froide description des salopries). Même chose dans les rapports des associations pour les Droits de l'homme. De toute manière, la fonction de « révélateur » qu'avaient les rapports sur la torture il y a encore dix ou quinze ans, leur publicité mondiale, tout cela, c'est fini depuis qu'on torture partout dans le monde : C.I.A., paras, green-berets, flics-criminels du Brésil, etc...

Et devant l'opinion mondiale une presse qui s'autocensure à presque 100 % : évidemment qu'on torture « partout », mais en aucun cas dans son propre pays...

Il n'y a pas que les opportunistes qui se cassent la gueule. Nous n'avons absolument aucune raison de sous-estimer à quel point les porcs sont résolus à nous bousiller, à se débarrasser

de nous, et les moyens qu'ils ont pour cela. Ils peuvent bousiller n'importe qui et n'ont aucun scrupule.

Martin⁵ les leur enlève. Et quant à la protection que vous, les avocats, avez pu exercer pour nous jusqu'à présent, elle est sacrément insuffisante et la politique de Martin veut obligatoirement que vous soyez « liquidés ». C'est pour cela aussi que se forment les comités contre la torture. Pourquoi appeler la taule torture ? C'est pourtant bien suffisant que la taule soit la taule et le système le capitalisme.

Les larbins scientifiques-alibis du système ne détruisent ni l'un ni l'autre. Nous, le peuple, nous le ferons.

Et pour cela nous devons être protégés contre la torture.

Elle fait évidemment partie de la contre-stratégie du « programmes de lutte contre la guérilla » du système. Dans l'avenir on torturera plus, pas moins. Et puis il y aura bien d'autres meurtres-suicides, d'autres tentatives de meurtre. Et cela dans la mesure où ils tiennent leurs troupes de terreur du Bundesgenschutz prêtes ; ce que Khulmann est allé chercher là est aussi vieux que les Notstandsgesetze⁶...

Le nouveau fascisme n'est justement pas Hitler et Himmler mais est produit par le système, ici et maintenant, dans toutes les métropoles. C'est pourtant cela que les gens ne voient pas et que prouve Glucksmann. Et si l'on doit faire du pathos alors :

*Celui qui a pris connaissance de sa position
Celui qui est vaincu, qu'il se relève
Celui qui est perdu, qu'il lutte
Comment pourra-t-on l'arrêter ?*

B. Brecht.

L'identité du sujet révolutionnaire — le noyau indestructible — c'est la dialectique matérialiste.

5. Martin : Generalbundesanwalt : Procureur général : grand inquisiteur chargé de l'enquête et de la poursuite de la R.A.F.

6. Législation d'exception pour l'état d'urgence.

*
**

DÉCLARATION DES PRISONNIERS POLITIQUES EN GRÈVE DE LA FAIM PENDANT LE MOIS DE MAI 1973

Notre grève de la faim de janvier-février a échoué. Les promesses faites par la « Bundesanwaltschaft » de supprimer notre isolement était de la merde. Nous sommes à nouveau en grève de la faim.

Nous exigeons :

MEME TRAITEMENT POUR LES PRISONNIERS POLITIQUES QUE POUR LES AUTRES PRISONNIERS !

LIBRE INFORMATION POLITIQUE POUR TOUS LES PRISONNIERS Y COMPRIS LA PRESSE D'EXTREME GAUCHE.

Ni plus ni moins. Immédiatement. Nous ne nous laisserons pas avoir par des manœuvres du genre : « Du calme, le temps travaille pour toi. »

Avale ta merde ou crève ! C'est la loi du système, celle du profit, celle qui intimide, menace, paralyse, transforme en chien chaque enfant, chaque femme et chaque homme. L'alternative, dans ce système, se résume à cette saloperie : ou s'écraser sous le diktat du capital (la chaîne dévore des hommes et recrache le profit ; le bureau dévore des hommes et recrache la domination ; l'école dévore des hommes et recrache la marchandise force de travail ; l'université dévore des hommes et recrache des programmeurs) ou alors crever de faim, se clochar-diser « se » flinguer.

Celui qui refuse cette alternative, qui après dix, quinze ou vingt ans de socialisation-dressage au profit du procès de production capitaliste est toujours une « forte tête », « gueule » encore, sait encore utiliser ses poings pour résister ;

celui qui ne supporte pas les cadences infernales devient dingue, tombe malade ;

celui qui au lieu de cogner son chef cogne sa vieille et ses mômes plutôt que de se laisser étouffer par la loi des bandits et des assassins (Springer fait 100 millions de marks de bénéfice net par an — mais « honnêtement ») ;

celui qui développe même des idées de pouvoir ouvrier et de contre-violence, qui organise et fait de la politique révolutionnaire, est traité comme un criminel ou un fou.

Depuis l'époque de nos arrière-grands-pères, depuis les débuts de la société capitaliste, celui-là se fait choper par l'asile, l'hospice, la prison, la maison de correction, les juges, les flics, les psychiatres et les curés.

Celui qui ne se laisse pas imposer comme un fait naturel la guerre inavouée menée par la bourgeoisie contre le peuple, se retrouve pris dans les meules de la violence déclarée, les camps de prisonniers du système.

Là aussi, le tri recommence : l'un est « resocialisable », ce qui signifie que, privé de sa colonne vertébrale, il est encore récupérable pour le processus d'exploitation capitaliste, tandis que l'autre, qui ne l'est pas, on l'écrabouille.

Au milieu de tout cela quelques prisonniers-alibis du système, hommes d'affaires condamnés pour fraude et les quelques porcs SS.

La rationalité du système a toujours été de terroriser et d'anéantir ouvertement une partie du prolétariat dans le cas extrêmes (Treblinka, Maidanek et Sobibor) pour briser la résistance de la grande majorité du peuple contre l'exploitation (la prison et les camps d'extermination étant l'avant-dernière et la dernière mesure à l'encontre de toute forme de résistance), cela on le sait, c'est organisé et toujours voulu. Les prisons deviennent d'autant plus importantes pour ce système que la révolte du peuple est plus forte, que la morale du système, son idée de la propriété sont fichus, et que l'armement du peuple n'est plus une simple utopie — mais une contre-violence effective.

Les salauds ont les prisons bien en main, plus il y a de réformes plus les mailles du filet du système pénitentiaire se ressèrent. Ils ont tous les moyens : violence, isolement, transfert, corruption, privilèges, semi-liberté et « prison ouverte », réduction de peine, mouchards, tortures, grâce, etc... Ils ont la chaîne justice/police/incarcération/psychiatrie ; ils ont les *media* (journaux, télévision, radio) ; contre les tensions provoquées par

l'incarcération (meurtre-suicide) : passage à tabac, mise au pain sec et à l'eau, chaînes et cellules capitonnées ; pour les lavages de cerveau : la psychiatrie/ les fics thérapeutes/ le valium et la violence visqueuse et sournoise.

L'humanisme des porcs se résume en un mot : *hygiène*. Le programme de réforme des sociaux-démocrates en une phrase : étouffer les révoltes dans l'œuf par une *différenciation* de mesures disciplinaires.

Le *prisonnier politique* qui saisit politiquement son histoire, qui agit et est traité en conséquence, qui décèle dans l'inhumanité de sa situation l'inhumanité du système, qui sent la haine et la révolte, qui agit solidairement et *exige* une conduite solidaire, celui-là on l'isole, c'est-à-dire qu'on le démolit socialement.

En face de lui tout l'appareil judiciaire se fout depuis toujours des Droits de l'Homme et de la Constitution — parce que l'on ne peut pas le manipuler et que si on ne l'abat pas froidement on n'arrivera pas à s'en défaire.

Resocialisation = manipulation plus dressage.

On contraint ceux qui ont été sélectionnés pour cela à vivre entre des murs, des matons, des règlements, des promesses, des menaces, des espérances, des craintes, des privations aussi longtemps qu'il faudra pour qu'ils acceptent la merde et qu'ils ne puissent plus agir autrement que de derrière des grilles : ça c'est le dressage.

La collaboration du prisonnier est évidemment souhaitée et fait partie du processus qu'elle abrège et rend irréversible. Car il y a une chose que le prisonnier perd complètement dans l'affaire et qu'il doit perdre : le respect de soi ; c'est ça la manipulation.

Plus ils manient la saloperie de manière libérale — discrète-légère-gentille-sournoise-visqueuse-dégueulasse bref plus *psychologique* — plus complète est la destruction de la personnalité du prisonnier.

L'ennemi mortel des psycho-flics, c'est le prisonnier politique — car pour que les psychos-salauds puissent agir il ne faut pas que les prisonniers percent leurs masques de médecin,

de travailleur social derrière lesquels se cachent le pantin, le goret, le criminel : or le prisonnier politique perce ces masques.

Aujourd'hui on nous isole : demain ce sera le camp de concentration, la « solution finale ». Reform-Treblinka. Reform Buchenwald. Nous exigeons une *libre information politique pour tous les prisonniers*, parce que c'est la condition de leur politisation, de leur prise de conscience. Tout de ce qui est d'actualité dans les prisons : paie au tarif normal, culture/formation, protection des familles, autogestion, etc... — parce que, sans auto-organisation des prisonniers, c'est la poudre aux yeux réformiste, parce que, intégrée dans des promesses de réformes, la dimension politique mobilisatrice serait fichue et intégrée à la dictature des salauds et des gardes-chiourme.

Ce dont nous avons besoin c'est de la solidarité des camarades, pas seulement en parole mais en fait. Notre grève de la faim est notre seule possibilité de résister solidairement dans l'isolement. Mais sans la force, sans la violence de la rue, sans la mobilisation des citoyens antifascistes (citoyens dont la docilité est encore nécessaire aux salauds), sans leur mobilisation pour défendre les Droits de l'Homme et lutter contre la torture, notre grève de la faim seule ne suffira pas et nous resterons impuissants.

NOUS NOUS TOURNONS VERS VOUS CAMARADES,
AVEC NOS REVENDICATIONS.

Ce que nous vous demandons c'est de soutenir, d'imposer nos revendications — maintenant — à l'heure où vous le pouvez encore, avant d'être vous-mêmes prisonniers.

Et se borner à parler de la torture, camarades, au lieu de la combattre, ce n'est pas notre intérêt, ce serait confirmer la fonction dissuasion de la terreur.

Vos actions de janvier et de février : manifestation à Karlshure, cassage de gueule de Jessel¹ ; *go-in* à la Nord Deutsche Rundfunk et chez quelques salauds de magistrats, quelques pierres dans la sphère privée, c'est excellent. Pas de *teach-in* pas de *go-in* au Pen Club, rien sur le syndicat des écrivains, rien à l'adresse des églises, qui entre-temps réagissent à la

1. Médecin particulièrement sadique d'une prison de Hambourg.

torture et à propos des Droits de l'Homme, pas de manifestation à Hamburg, Munich, Berlin, Francfort ou Heidelberg, sans parler d'actions plus militantes — ça va pas.

Confrontons les salauds à leur propre loi. Mettons leur sous le nez la contradiction entre ce qu'ils prônent : la protection de l'homme, et ce qu'ils font : sa destruction.

Le 22 février 1973, le Generalbundesschwein Martin a avoué qu'ils ne peuvent pas résoudre cette contradiction : « *Les conditions de détention sont chaque fois adaptées à la situation physique et psychique des prisonniers* » ! C'est vrai. On règle automatiquement l'arrivée d'oxygène, on nous donne à bouffer trois fois par jour — et pour ce qui est du nombre de visites de parents, on peut évidemment jeter de la poudre aux yeux quand on part du zéro absolu. La plus haute instance juridique au service de la clique des exploiters parle d'extermination ; cela explique tout ; le programme est en marche. Faisons pression sur les salauds, vous de l'extérieur, nous de l'intérieur.

TOUT LE POUVOIR AU PEUPLE !

Unissons toutes les forces du peuple contre le système de : profit/pouvoir/violence/famille/école/fabrique/bureau/taule/maison de correction/asile.

QUATRE-VINGTS PRISONNIERS POLITIQUES EN GREVE DE LA FAIM

8 mai 1973.

(Les textes constituant ce dossier ont été traduits de l'allemand par Pierre Gillet, Jacqueline Hostein et Micheline Rousseau.)

Les « Comités contre les tortures » en R.F.A. projettent d'organiser dans le courant de 1974 un CONGRES ANTI-IMPERIALISTE INTERNATIONAL CONTRE LA TORTURE. Pour tous contacts, s'adresser à : Jürgen Roth, Hermannstrasse 8, 6 Frankfurt, Allemagne fédérale.